

THÉÂTRE

Jean-François Casabonne  
L'homme qui marche  
Page E 3



CINÉMA

Séraphin  
Un homme et son péché  
Page E 7

LE DEVOIR

# CULTURE



CHRISTOPHE CHAT-VERRE

DISQUES

## Pour la beauté du geste

Le nouveau disque de Jean Leloup a été enregistré presque entièrement en prise directe, tout le monde en même temps dans la pièce. Grosse bouffée de vie au présent pour repousser la mort aux calendes grecques. Plus de temps à perdre quand on a 41 ans, l'esprit clair et... la barbe blanche. Instantané en pleine maturité.

SYLVAIN CORMIER

Si elle la laissait pousser, avoue-t-il, elle serait blanche. La barbe. Ça va encore pour les cheveux, uniformément noirs. Je soulève ma casquette et lui montre les sels plus nombreux que les poivres. «*Quel âge t'as?*», me demande Jean Leloup. Quarante et un ans. Comme lui. «*C'est fou, hein?*», s'exclame-t-il. Oui. Je le revois aux Foutounes électriques avec *La Sale Affaire*. Fin des années 80. Festival international de rock de Montréal. La toute menue Andrée Lévesque à ses côtés. L'album *Menteur* sortait. Printemps-été sur les ondes. Et je le revois ensuite lors de ma première entrevue avec lui, à la sortie de *L'amour est sans pitié*. Shed Café. Lui hors de portée, gelé comme les cinq balles d'un barillet en contenant six. Roulette russe version rock'n'roll. Il n'est pas encore mort, c'est fou, hein? «*Oui, c'est fou.*»

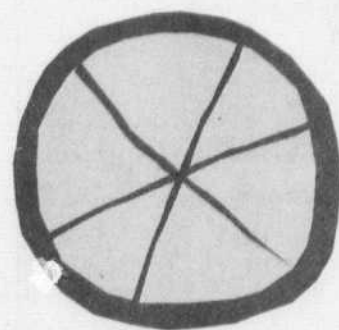
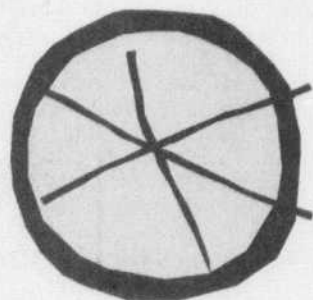
Il va même très bien. Regard clair de mardi matin à 10h30 au Rumi, rue Hutchison. Regard plus clair que le mien. Regard neuf. Ce n'est pas pour rien qu'on parle du temps qui passe. À travers le nouvel album qui nous amène là, intitulé *La Vallée des réputations*, le temps est partout mesuré. Dès *Ballade à Toronto*, la première chanson, c'est marqué. «*Le temps passe et un jour on est vieux et puis seul et rien ne reste plus que la fierté d'avoir aimé correctement / ou la honte et les tourments de ne pas avoir compris à temps.*» Dans *Vieille France*, il constate derechef: «*Le saint, le fou, le criminel sont tous égaux / l'homme est mortel.*» Dans *Promeneur*, il renchérit: «*[...] combien de vieillards / meurent en criant regrets.*» Dans *Raton laveur*, évoquant ces petites bêtes qui meurent le plus souvent en couple sur les routes, il en rajoute encore: «*Qui sera donc, à la fin de ma vie / mon amie d'écrasement...*»

On appelle ça un fil conducteur. Leloup sourit chaleureusement.

VOIR PAGE E 2: BEAUTÉ



JACQUES NADEAU LE DEVOIR



## DU THÉÂTRE JEUNE PUBLIC À L'OPÉRA NOUVEAU

Dans le cadre du festival Coups de théâtre et en collaboration avec le Musée d'art contemporain de Montréal, la compagnie de créations lyriques Chants libres présente sa nouvelle production, *Pacamambo*, un opéra destiné aux enfants de huit à douze ans.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

**P**acamambo. Le public qui suit les productions de théâtre pour enfants connaît assez bien. La pièce, écrite par Wajdi Mouawad et présentée au printemps 2001, avait séduit non seulement l'auditoire mais aussi mon collègue Michel Bélaïr. Pauline Vaillancourt, la directrice de Chants libres, cette compagnie d'opéra contemporain qui se voue à la nouvelle création et à l'exploration de nouvelles avenues, est un jour tombée sur le texte de la pièce. Coup de cœur, coup de foudre.

Voulant s'assurer que son intuition était bonne, elle a discrètement glissé le livre dans

les mains de sa petite-fille. Quoi de plus logique: l'argument tient son fil dans le fait qu'une petite-fille se cloître à la mort de sa mère-grand. Même élan d'enthousiasme, partagé, qui se verra confirmé quand elles iront voir une production de la pièce de Mouawad. Voilà pour le début de l'histoire.

C'est que Pauline Vaillancourt, musicienne qu'elle est, sent que le texte et le scénario pourraient se transposer à l'opéra. Elle en parle à son ami Zack Settel qui, lui aussi, tombe sous le charme. Le résultat ne se fait pas attendre, la composition commence.

Naturellement, il y a les préambules techniques d'usage. Si un Debussy a pu mettre (presque) tout le texte de *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck en musique, donc ne pas faire de livret, il fallait ici resserrer les choses pour que le spectacle ne fasse pas plus de 50 minutes, le temps d'attention que le public visé — les jeunes de huit à douze ans — peut porter non seulement à une manifestation artistique mais davantage à un univers sonore et temporel qu'il doit apprivoiser dans sa nouveauté.

Des moments «musicaux» du texte original sont gardés, mais on réécrit, en une belle collaboration, certains passages de la pièce pour la

rendre plus efficace sur la scène lyrique. Le moyen choisi est simple. «*Il ne faut pas confondre cette limitation volontaire de moyens avec minimalisme de moyens*, dit Pauline Vaillancourt. *Trop souvent, quand on fait de la musique pour enfants, on se fait simpliste. Ici, nous avons voulu utiliser au maximum une certaine technologie — celle des sons électroniques de Zack [Settel], du traitement électronique de la voix en temps direct — et la présence de deux instrumentistes [un flûtiste et un percussionniste] pour susciter l'imaginaire de l'enfant de manière aussi intelligente qu'artistique.*» Sans parler des chanteurs, bien sûr.

Opéra et drame

Le sujet est cependant délicat — l'apparition de la mort dans la vie qui commence — mais parle aux enfants d'une réalité à laquelle ils sont souvent et forcément confrontés. À la mort de sa propre grand-mère, Julie s'enferme dans un placard avec le cadavre de son aïeule et son chien (dans la pièce, il s'appelle Le Gros; dans l'opéra, il reste Le Chien). Tout commence dans le cabinet d'un psychologue

VOIR PAGE E 2: JEUNE

# Culture

## JEUNE

Former les jeunes à la création, à la nouveauté, à vouloir aller voir ailleurs

SUITE DE LA PAGE E 1

une fois qu'on a retrouvé le protagoniste après trois semaines d'un tel isolement volontaire.

Le fantôme de la décédée tente de parler à l'enfant, le chien s'en fait l'intermédiaire et tout s'entremêle pour créer un climat qui, s'il a été efficace au théâtre, porte les ressorts de construction musicale idéaux pour un opéra, suscitant et les jeux de mémoire et les «effets spéciaux» sonores (voix transformées) que l'électroacoustique sait offrir pour créer et illustrer les différents univers.

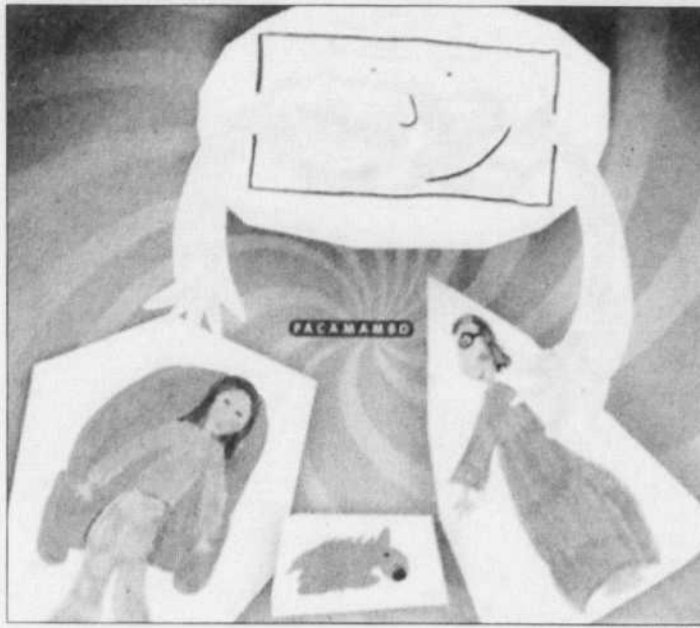
Faut-il s'attendre à de la grande

machinerie? «Nous avons volontairement tenté de réduire la prégnance de la technologie; ce n'est pas comme L'Enfant des glaces [un opéra précédent de Settel, que Chants libres a créé] car nous devons respecter l'univers de l'enfance. La technologie se fait donc plus discrète. Les sons sont ceux de Zack [Settel], l'instrumentation est fine et on joue de cela à fond pour arriver à ce qu'on veut.»

Prévoit-on récidiver à l'avenir avec ce genre de production chez Chants libres quand on sait que la littérature jeunesse et le théâtre jeunesse marchent beaucoup, de même que les spectacles jeunesse de la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ)?

«Cette aventure, qui était nécessaire pour moi à cette époque de ma réflexion de femme et d'artiste, est vraiment ponctuelle», affirme Pauline Vaillancourt. Bien sûr, elle souhaite que l'opéra tourne dans les écoles; il y a déjà des projets en ce sens, «mais on attend tous avec impatience de voir le résultat des premières représentations». Cependant, il ne semble pas y avoir de projets de ce type en vue. La création plus pointue, usant de cet étrange mariage entre les nouvelles technologies, l'écriture instrumentale et tout le bataclan de l'audiovisuel à l'heure du numérique, reste l'appel auquel Pauline Vaillancourt veut voter la plupart de ses énergies.

Malgré l'armada de préparation



Affiche de l'opéra pour enfants Pacamambo.

SOURCE MBA

en cahiers pédagogiques, Pauline Vaillancourt reste fermement convaincue que, comme pour le public adulte, «ce n'est pas avant un spectacle qu'il faut discuter car le spectacle doit parler de lui-même; c'est ensuite que doit s'ouvrir la discussion, que chacun peut voir comment il l'a reçu». Elle parle là-dessus de son expérience à Düsseldorf avec une présentation de L'Enfant des glaces. «On m'a de-

mandé de parler du spectacle avant la représentation. J'ai refusé, arguant qu'après, je serais tout à fait disponible. En fait, c'est contre la tendance actuelle, mais je crois qu'il faut laisser le public découvrir et comprendre une œuvre, puis discuter de son expérience. Le résultat fut que les gens se sont rendu compte qu'ils avaient compris bien des choses selon leur propre sensibilité, ayant entendu leur spectacle plutôt que le mien. C'était formidable comme moment.»

Voilà à peu près l'esprit où cette découvreur et exploratrice, cette passionaria de la création, veut emmener les enfants. «Ce sera le vrai verdict pour savoir si nous avons réussi: les réactions aux quatre représentations pour les enfants de lundi et mardi.»

Avant de filer à une répétition, devant un bon thé lapsang-souchong, Pauline Vaillancourt, toujours souriante, fait quelques confessions. Elle se désole presque que sa compagnie Chants libres, désormais reconnue comme un joueur important dans le monde de la création lyrique en Europe, soit ici si peu entendue, voire reconnue. Elle prend un peu comme une sorte de camouflet le fait que la compagnie n'ait même pas reçu de nomination pour Manuscrits trouvés à Saragosse, créé l'an dernier, alors que l'opéra plus institutionnel jouit d'une énorme visibilité. Jamais de hargne cependant, seulement une philosophie tranquille, celle qui renforce la détermination d'aller plus loin.

La parenthèse nous ramène à Pacamambo. «Oui, je suis ravie de faire cela, même si Chants libres vit sur de petits budgets. C'est notre manière à nous de former les jeunes à la création, à la nouveauté, à vouloir aller voir ailleurs.» Qui va arrêter Pauline Vaillancourt? Rien: en effet, ce qui semble impossible la stimule. Heureux enfants, donc, qui pourront voir cette nouvelle production. Les adultes aussi, ce dimanche après-midi, s'ils osent, comme cette vivante incarnation de l'idéal, en prendre le risque.

### PACAMAMBO

Opéra pour enfants (de huit à douze ans), salle Beverly Webster-Rolf du Musée d'art contemporain de Montréal, à 15h. Renseignements: ☎ (514) 499-2929 ou au site Internet [cl.sat.qc.ca](http://cl.sat.qc.ca).



Wajdi Mouawad

SOURCE LEMÉAC

## BEAUTÉ

Un disque que l'on reçoit à la fois au plexus et en pleine face

SUITE DE LA PAGE E 1

«Depuis ce show dont tu parles, aux Foufounes, j'ai été au bout de quelques rêves. J'ai rêvé d'être riche et l'ai été. Rêvé de gloire et l'ai vécue. C'est facile de rêver quand t'as rien. Facile d'être révolutionnaire quand t'as pas une cenne. Mais c'est quand tu as tout ce dont tu rêvais que tu décides qui t'es vraiment. C'est d'être roi et d'abandonner son trône qui est difficile. Une fois que t'as réussi ça, tes préoccupations ne sont plus les mêmes.» Ayant survécu, contre toute attente, à lui-même, ses rêves, ses excès et la roulette russe, Leloup a tout simplement décidé de vivre. Intensément, comme avant. Mais consciemment. «L'idée, c'est de ne plus trop se tromper. D'arrêter d'être tatillon. Tatillon, têtue, temps. Un jour, on meurt, alors c'est quand même cave d'être cave. J'avais toujours pensé que je serais là infiniment. Et j'ai failli péter au frein. Là, je sais seulement que je suis là en ce moment, et que j'ai très envie de faire de la musique. Alors, j'en fais.»

Tout simplement. Au sens de simplicité volontaire. Dénouement assumé. Leloup, sa musique et ses musiciens, tels quels, sans filtre. «Ce disque a été enregistré presque live pour la beauté du geste, contre la froideur», écrit-il en exergue de l'album, dans une marge du livret. Comprenez par là qu'il est revenu à la «méthode Hank Williams», comme il dit. Tout le monde dans le même studio en même temps, aussi longtemps qu'il faut pour que la prise soit bonne. «Ça sonne live, mais c'est le contraire d'un disque garoché. C'est pas des démos. C'est du travail et du travail de simplification. C'est ce qui arrive d'extraordinaire quand on joue de manière concentrée à plusieurs. Être ensemble rythmiquement, ça veut dire être en même temps dans l'univers qu'une autre personne. Ce qui est très, très rare. Un temps commun.»

Cela donne un disque que l'on reçoit à la fois au plexus et en pleine face. La voix de Leloup, avec peu ou pas d'écho, est très en avant dans le mixage. Des guitares très propres ou très sales selon les besoins le flanquent de part et d'autre. Une basse, une batterie, de temps en temps un



clavier bâtissent le plancher. Pas d'effets. Pas de programmations. «C'est bien, les machines, les loops, j'en ai utilisé sur d'autres disques. Mais là, j'étais en quête de la magie que produisent des humains quand ils travaillent ensemble. Au fond, depuis l'âge de onze ans, je suis un chanteur avec une guitare. Et j'aime l'idée que je peux, à tout moment, prendre ma guitare et créer quelque chose. Sans rien. Sans électricité, sans LG-2, sans dépendance. Et avec ma voix et une guitare, je peux communiquer. Alors, autant communiquer avec des musiciens.»

Pour la première fois, un album de Leloup paraît «sous licence», c'est-à-dire que l'artiste a livré un produit fini à une compagnie de disques (Audiogram, en l'occurrence, qui soutient Leloup depuis le début). Une sorte de souveraineté-association, quoi. Première parution sur l'étiquette Roi Ponpon, donc. «C'était mieux comme ça. Tu ne peux pas toujours donner aux gens des chèques en blanc. Là, c'est moi qui étais responsable. Et j'ai découvert que j'aimais ça, la responsabilité. Pour certaines chansons, on a joué sans arrêt pendant des jours jusqu'à ce que je sois content. Ça me coûtait cher et je le savais. C'est ça, vivre. Tu prends tes risques et tu manges ta mardo si ça rate. Ou bien tu réussis et tu fais exactement l'album que tu voulais faire. Je pense que j'y suis presque parvenu. Il y a encore deux ou trois chansons que je referais. Et je les referai.» Sans tarder.

### LA VALLÉE DES RÉPUTATIONS

Jean Leloup  
Roi Ponpon/Audiogram (Sélect)



Jean Leloup: «Au fond, depuis l'âge de onze ans, je suis un chanteur avec une guitare. Et j'aime l'idée que je peux, à tout moment, prendre ma guitare et créer quelque chose. Sans rien.»

CHRISTOPHE CHAT-VERRE

## 17<sup>e</sup> SEMAINE DE LA DRAMATURGIE

DU 3 AU 7 DÉCEMBRE 2002



Centre des auteurs dramatiques

MARDI 3

### 12 h 15~L'alchimie de l'écriture

DISCUSSION ANIMÉE PAR Lise Vaillancourt  
AU THÉÂTRE DE LA VILLE À LONGUEUIL  
AVEC Marie Auclair, Serge Boucher, Alain Jean, Dominick Parenteau-Lebeuf

### 16 h~L'eau à la bouche

Extraits des textes de la Semaine  
MISE EN LECTURE DE Marie-Eve Gagnon

### 20 h~2025, L'ANNÉE DU SERPENT

DE Philippe Ducros  
MISE EN LECTURE DE Philippe Ducros  
AVEC Chantal Dumoulin, Danny Gilmore, Hugo Giroux, Alex Ivanovici, Denis Lavalou, Marie-Christine Lè-Huu, Jean-Marie Moncelet,  
Michel Mongeau  
PRIME À LA CRÉATION 2002 DU FONDS GRATIEN GÉLINAS

MERCREDI 4

### 13 h 30~Être produit ou s'autoproduire?

DISCUSSION ANIMÉE PAR Jean-Denis Leduc  
AVEC Sylvain Bélanger, Frédéric Dubois, Philippe Ducros, Isabelle Hubert, Marie-Christine Lè-Huu, Dominick Parenteau-Lebeuf

### 16 h~LES IMMORTELS

DE Stéphane Hogue  
MISE EN LECTURE DE Stéphane Hogue  
AVEC Koumba Ball, Edgar Fruitier, Anne-Catherine Lebeau, Karyne Lemieux, Eric Loiseau, Nathalie Madore, Alexis Martin, Christophe Rapi, Félix Ross

### 20 h~LE RÔLE DE CRÔME

DE Marie-Louise Nadeau  
MISE EN LECTURE DE Bertrand Alain  
AVEC Paul Patrick Charbonneau, Simone Chartrand, Martine Francke

JEUDI 5

### 11 h~TANT PIS

D'Alain Beaulieu  
MISE EN LECTURE DE Rychard Thériault  
AVEC Lise Castonguay, Steve Laplante, Luc Proulx, Isabelle Roy

### 13 h 30~Influences

RENCONTRE ANIMÉE PAR Stéphane Lépine  
AVEC Normand Canac-Marquis, Marie-Line Laplante, Veronika Mabardi (Belgique), Yves Sioui Durand

### 16 h~LE GRAND NORD

D'Abba Farhoud  
MISE EN LECTURE DE Michèle Normandin  
AVEC Louise Bombardier, Louise Latraverse, Alecka Myriam

### 20 h~JOUKIS

DE Marie-Christine Lè-Huu  
MISE EN LECTURE DE Patrick Quintal  
AVEC Catherine Bégin, Normand Bissonnette, Jean-François Gascon, Charlotte Laurier, Marie-Christine Lè-Huu, Jean Maheux, Aubert Pallascio

VENDREDI 6



11 h~DÉRIVES  
DE Micheline Parent  
MISE EN LECTURE DE Danièle Panneton  
AVEC Élisabeth Chouvalidzé, Claude Préfontaine

### 13 h 30~Monologue ou dialogue ?

TABLE RONDE ANIMÉE PAR Hélène Beauchamp  
AVEC Marie-Renée Charest, Evelyne de la Chenelière, Stanislas Cotton (Belgique), Jasmine Dubé



16 h~PERCEVAL  
DE Marie-Renée Charest  
MISE EN LECTURE DE Ghyslaine Filion  
AVEC Michelle Beaudoin, Marc Béland, Eric Bernier, Annie Berthiaume, Clément Cazalais, Annie Charland, Bruno Marcl, Marcotte, Hélène Mercier, Carl Poliquin, Jean Turcotte



20 h~LOUISIANE NORD  
DE François Godin  
MISE EN LECTURE DE Claude Poissant  
AVEC Émilie Bibeau, Céline Bonnier, Marie-France Lambert, Vincent Leclerc, Éric Paulhus

SAMEDI 7

### 13 h 30~Portraits en forme de lapins

DE ET AVEC Robert Claing, Marie-Line Laplante, Louis-Dominique Lavigne, Dominick Parenteau-Lebeuf, Anne-Marie Provencher



16 h~JACINTHE RIOUX, 609 SAINT-GABRIEL  
D'Isabelle Hubert  
MISE EN LECTURE DE Carl Béchard  
AVEC Gary Boudreau, Richard Fréchette, Mireille Thibault, Isabelle Vincent



20 h~AUTOUR DE KATI N.  
DE Michèle Magny  
MISE EN LECTURE DE Martine Beaulne  
AVEC Sophie Cadieux, Sylvie Drapeau, Stéphane Gagnon, Marie-France Marcotte, Gilles Renaud, Paul Savoie  
MUSIQUE DE Vincent Beaulne

## ÉCHOgraphies

PORTRAITS DE L'IMAGINAIRE

AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

3900, rue Saint-Denis, Montréal

5 \$ par lecture publique

5 lectures publiques pour 20 \$

Entrée libre pour les autres activités

RÉSERVATIONS

[514] 282-3900

INFORMATIONS

[www.cead.qc.ca](http://www.cead.qc.ca)

## DES COUPS DE THÉÂTRE QUI FRAPPENT FORT ET LOIN !



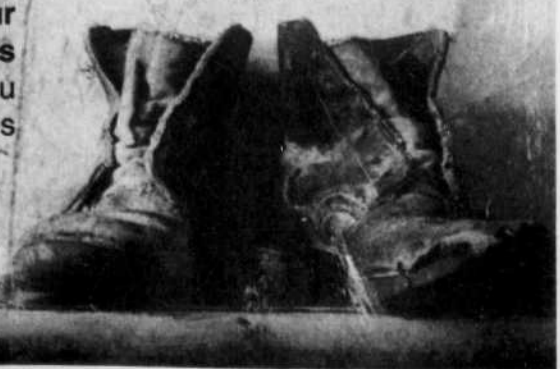
Montréal sera l'hôte du 15<sup>e</sup> Congrès et festival mondial des Théâtres pour l'enfance et la jeunesse. ASSITEJ International a confié au Festival Les Coups de Théâtre l'organisation de cette fête du théâtre jeune public qui a lieu tous les trois ans et qui rassemble des participants de 75 pays répartis sur les cinq continents. Une première en Amérique !

Montréal accueille le monde entier au printemps 2005 !

[www.coupsdetheatre.com](http://www.coupsdetheatre.com)

[www.assitejcanada.org](http://www.assitejcanada.org)

[www.assitej.org](http://www.assitej.org)



## Culture

THÉÂTRE

# L'homme qui marche

## Changer de rythme pour mieux voir et mieux vivre

Depuis une dizaine d'années, Jean-François Casabonne parcourt à pied pays et paysages. *La Traversée - Oratorio pour voix humaines*, qui lui a été inspiré par l'une de ses pérégrinations, est son premier texte dramatique. Il avait déjà publié un récit (*Du cœur aux pieds*, 1999), un roman (*Jésus de Chichoutimi*, 2001) ainsi que plusieurs textes dans des revues littéraires et des ouvrages collectifs. Il évoque ici le sens de son *Oratorio*.

SOLANGE LÈVESQUE

Pour Jean-François Casabonne, la vie que nous menons est comparable avec un voyage en auto: le rythme en est si rapide que nous n'avons pas le temps de voir venir et d'apprécier ce qui se passe autour de nous. En revanche, celui qui fait, littéralement, un trajet à pied découvre plein de choses qu'il n'aurait pas vues autrement; il a le temps de se laisser dériver dans toutes sortes de réflexions, de s'abandonner à des expériences sensorielles d'une grande richesse.

En 1992, Jean-François Casabonne a franchi seul à pied la distance entre Montréal et Saint-Jean-Port-Joli. En 1997, il a fait le trajet en sens inverse, partant cette fois de Carleton, en Gaspésie, sur la route 132 qui longe le fleuve Saint-Laurent. Il a également beaucoup marché en France, en Israël et en Égypte. Jean-François Casabonne a la conviction que marche et démarche intérieure convergent. Avancer, découvrir, aller vers quelque chose ou quelque chose semblent être pour cet artiste en recherche un mouvement salvateur dans lequel il puise non seulement son inspiration mais une raison supplémentaire de vivre.

## Un pont

«La marche est une sorte de découverte perpétuelle. Il y a en elle un caractère ludique», explique-t-il. *La Traversée* est plus un «texte théâtral fait pour être dit» qu'une pièce traditionnelle. C'est l'histoire d'Élie et d'Elise, un homme et une femme qui ont chacun un caractère bien marqué et qui avancent ensemble vers un «lâbas» qui correspond à Noël. L'ombre du chemin les accompagne dans leur périple et ils seront visités par un personnage nommé Kwé, qui incarne autant le visible que l'invisible.» Jean-François Casabonne décrit *La Traversée* comme un éloge à ce qui nous échappe, une avancée vers le mystère qui demeure au-delà des croyances, un acte d'humilité.

Élie et Elise sont aux prises avec toutes sortes de contradictions, ils rencontrent des oppositions: «Il faut qu'ils apprennent à cesser de lutter contre les différences pour acquiescer un respect face à ce qui leur semble étranger.» Dans toute expérience, selon l'auteur-metteur en scène, il faut laisser place à l'étranger en soi et en l'autre, que ce soit

dans une relation amoureuse, dans l'escalade d'une falaise ou dans la conquête de la Lune. «C'est ce que j'essaie de dire à travers des structures marquées par des ruptures de ton. *La Traversée*, c'est une espèce d'album de voyage non chronologique, un regard stroboscopique posé sur les paysages intérieurs.» Le spectacle aurait pu s'appeler «L'Humanité en marche» ou «L'Ode à la mouvance intérieure». «En effet, l'homme et la femme portent l'humanité dans leurs différences. Aujourd'hui, le mouvement collectif des humains paraît fragmenté, et l'objectif collectif, qui est la paix, demeure secret: voilà ce qui est sous-jacent au spectacle», explique l'auteur, qui assure également la mise en scène de la pièce en collaboration avec les deux autres interprètes et la régisseuse, en plus d'y jouer un personnage. «*La Traversée* suit une trame: d'abord, les personnages sont séduits et exaltés par l'aventure qui les porte; ensuite, ils rencontrent des déceptions; enfin, ils trouvent leur voie.»

Jean-François Casabonne tutoie la métaphore. Réinterprétant la parabole de Platon à sa manière, il croit que l'homme est lui-même une caverne à explorer. Il a la foi, il croit aux ponts; il a la conviction qu'on a intérêt à nourrir notre désir d'être des ponts, à unir nos actions, à devenir des semeurs, à adopter «l'action du pollen», à laisser parler la silence... et il n'ignore pas toute l'audace qu'il faut pour y arriver. Il s'interroge beaucoup sur la liberté et sur les moyens de rendre la poésie accessible. «Je suis conscient de la difficulté de cette démarche qui exige que l'acteur, autant que le spectateur, s'affranchisse de ses préjugés.»

La tragédie du 11 septembre 2001 l'a marqué; «Les gens se révoltent davantage dans les situations extrêmes: j'ai été estomaqué par la diversité des réactions qui ont suivi, remarque-t-il. En dehors des événements extrêmes, il y a comme une anesthésie: on dirait que les gens ont peur de s'engager, de risquer de s'exprimer et d'aimer.» Changer le monde, c'est peut-être un peu beaucoup; mais quand même, en toute modestie, Jean-François Casabonne souhaiterait bien changer certaines choses dans le monde. «Entendez-vous le tic-tac de la démission / Sentez-vous s'infiltrer en nous l'autocensure / Pourtant le verbe toujours se fait chair / Mais mon Dieu que Dieu n'y est pour rien», écrit-il dans un



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-François Casabonne explique que «*La Traversée* suit une trame: d'abord, les personnages sont séduits et exaltés par l'aventure qui les porte; ensuite, ils rencontrent des déceptions; enfin, ils trouvent leur voie».

poème inclus dans *Le 11 septembre des poètes du Québec*, publié récemment chez Trait d'Union.

## LA TRAVERSÉE

Texte de Jean-François Casabonne mis en scène par l'auteur et par les deux autres interprètes, Annick Bergeron et Roch Aubert, ainsi que par la régisseuse

Annick Asselin, Mérédith Caron assure décors et costumes, André Rioux, les éclairages, et Larsen Lupin, le son. Une production de la compagnie Parole plus inc., présentée dès mardi prochain le 3 décembre jusqu'au 21 décembre 2002 à la Salle intime du Théâtre Prospero. Renseignements: ☎ (514) 526-6582.

## Le Groupe de La Veillée

présente en reprise

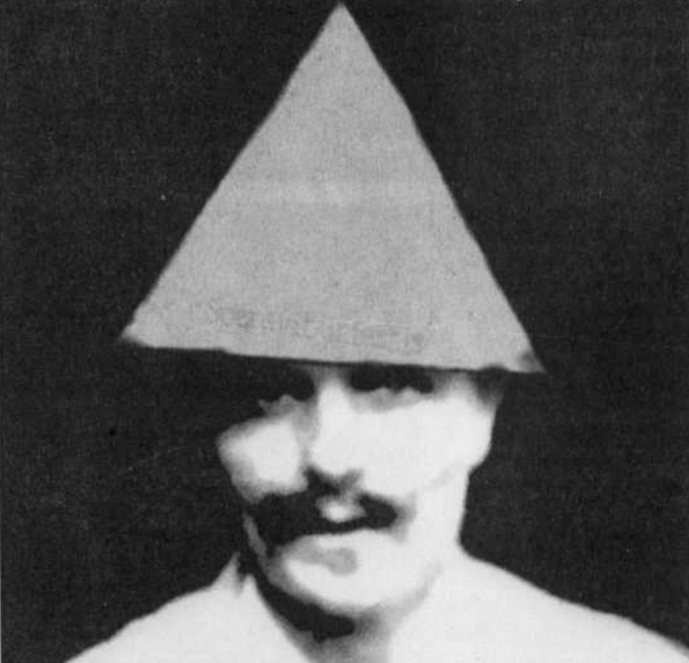
## La Nuit des tribades

de Per Olov Enquist

Mise en scène Téo Sychalski

Avec Gabriel Arcand, Anouk Simard, Marie-Claude Gamache, Marcel Pomerlo

L'univers trouble de Strindberg et de Siri Von Essen. Un duel cruel et sarcastique.



«Une riche matière dramatique... il faut aller voir *La Nuit des tribades* pour découvrir l'ironie et le cynisme de Per Olov Enquist...» — Hervé Guay, *Le Devoir*

«Excellente pièce. Gabriel Arcand en Auguste Strindberg violent, touchant, parfait... Marcel Pomerlo extraordinaire en acteur flagorneur.» — Nicole Leriche, *Radio-Canada*

«Misogynie et démesure: Arcand admirable de justesse dans la peau d'Auguste Strindberg. Deux comédiennes devenues tribades campées avec aplomb par Anouk Simard et Marie-Claude Gamache. Un duel verbal cruel.» — Francine Grimaldi, *Radio-Canada*

«Refined acting carries *La Nuit des tribades*. Le Group's artistic discipline is remarkable for its esthetic purity and lofty detachment.» — Matt Radz, *The Gazette*

30 novembre - 15 décembre 2002

Au Théâtre PROSPERO - 1371, rue Ontario Est

Billetterie 514.526.6582 ou Admission

www.laveillee.qc.ca

FORFAIT souper-théâtre *Le Porto-Prospero* [40\$] / PASSEPORT-PROSPERO [6 entrées - 96\$]

Théâtre Denise-Pelletier

4353 rue Sainte-Catherine

abel &amp; bela

de Robert Pinget

du 3 au 21 décembre 2002

à la Salle Fred-Barry à 19h30

avec:

Denis Gravereaux

Gaétan Nadeau

et

David Perreault Ninacs

Sophie Pardo

Claude Chabot

Pierre Plante

Jean-Marie Papapietro

mise en scène

une production du

Théâtre de Fortune

Québec

Banque Laurentienne

514 253-6974

FRED-BARRY

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

une présentation de

BANQUE LAURENTIENNE

SUPPLÉMENTAIRES!

12, 13 déc. 19 h 30 - 14 déc. 16 h

Complet aujourd'hui 16 h et 7 déc. 16 h

NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 2002

CLÉMENCE DESROCHERS

Les Girls

arrivent en ville

Mise en scène Sophie Clément

avec Andrée Lachapelle, France Castel,

Monique Richard, Nathalie Gadouas, Sylvie Ferlatte

et Nadine Turbide, Brigitte LeClerc.

Les Girls à toute vitesse

«...un véritable exploit... De merveilleuses comédiennes...

un grand spectacle... fidèle à l'humour et la poésie de Clémence.»

Jean Beaunoyer - *La Presse*

Quintette pour œuvre majuscule

«...une œuvre unique... il ne faut pas laisser passer cette

occasion... ces comédiennes-chanteuses chevronnées forment

une équipe de haut-vol, en parfait équilibre.»

Solange Lèvesque - *Le Devoir*

Un direct au cœur

«...heureuse initiative de faire entendre, découvrir

ou réentendre la merveilleuse œuvre de Clémence.»

Dominique Lachance - *Journal de Montréal*

Réservations (514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

Représentations du mardi au vendredi 19h30 • samedi 16h et 20h30

Québec

Banque Laurentienne

514 253-6974

FRED-BARRY

Une création du Théâtre français du Centre national des Arts

en coproduction avec UBU, compagnie de création.

# Quelqu'un va venir

DE

Jon Fosse

DÉCOR ET MISE EN SCÈNE DE

Denis Marleau

AVEC

Pierre Lebeau

Alexis Martin

Pascale Montpetit



TRADUCTION Torje Stindling | ARCHITECTURE ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE Stéphanie Jasmin

MUSIQUE Denis Gougeon | COSTUMES Daniel Fortin | ÉCLAIRAGE Stéphane Jolicœur | RÉGIE Elaine Normandeau

du 28 novembre au 14 décembre 2002

USINE ☎ 1345, AV. LALONDE, MONTRÉAL. BILLETTERIE: (514) 521-4493

ADMISSION: (514) 790-1245 1 800 361-4595 ADMISSION.COM

Centre national des Arts

Banque Laurentienne

514 253-6974

FRED-BARRY

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

une présentation de

BANQUE LAURENTIENNE

SUPPLÉMENTAIRES!

12, 13 déc. 19 h 30 - 14 déc. 16 h

Complet aujourd'hui 16 h et 7 déc. 16 h

NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 2002

CLÉMENCE DESROCHERS

Les Girls

arrivent en ville

Mise en scène Sophie Clément

avec Andrée Lachapelle, France Castel,

Monique Richard, Nathalie Gadouas, Sylvie Ferlatte

et Nadine Turbide, Brigitte LeClerc.

Les Girls à toute vitesse

«...un véritable exploit... De merveilleuses comédiennes...

un grand spectacle... fidèle à l'humour et la poésie de Clémence.»

Jean Beaunoyer - *La Presse*

Quintette pour œuvre majuscule

«...une œuvre unique... il ne faut pas laisser passer cette

occasion... ces comédiennes-chanteuses chevronnées forment

une équipe de haut-vol, en parfait équilibre.»

Solange Lèvesque - *Le Devoir*

Un direct au cœur

«...heureuse initiative de faire entendre, découvrir

ou réentendre la merveilleuse œuvre de Clémence.»

Dominique Lachance - *Journal de Montréal*

Réservations (514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

Représentations du mardi au vendredi 19h30 • samedi 16h et 20h30

Québec

Banque Laurentienne

514 253-6974

FRED-BARRY



## Culture

DANSE



Quartet With One, chorégraphie d'Ann Van den Broeck, avec Sophie Janssens et quelques musiciens sur scène.

SOURCE TANGENTE

## Qui s'assemble ne se ressemble pas

### Quartet With One: chassé-croisé de complicités et de différences

FRÉDÉRIQUE DOYON

Elles ont fait connaissance à Anvers, se sont suivies à Rotterdam puis se sont quittées à Amsterdam. Elles se retrouvent à Montréal dans une chorégraphie qui s'inspire autant de l'amitié qui les unit que de la distance qui les sépare. Sophie Janssens et Ann Van den Broeck sont toutes deux danseuses d'origine flamande. Mais le destin a voulu que l'une demeure danseuse et devienne québécoise et que l'autre demeure flamande et devienne chorégraphe. Ce chassé-croisé de leurs complicités et différences prend vie dans *Quartet With One*, présenté à Tangente dans le cadre de la série Danséchange.

## Entorse

Habituellement, Danséchange fait cohabiter, dans des œuvres distinctes, des artistes de même origine — étrangère — mais dont l'un(e) est installé(e) à Montréal. L'amitié de Sophie et Ann fait exception à la règle puisque les deux jeunes femmes partagent non seulement la même scène mais aussi la même chorégraphie. Paradoxalement, cette petite entorse à l'usage donne la pleine mesure du concept derrière Danséchange: jumeler des visions artistiques à travers leurs similarités et leurs différences.

Or c'est exactement ce qu'ont expérimenté Sophie Janssens et Ann Van den Broeck. Curieusement, la distance géographique qui les séparait a été facilement abolie en cette ère du virtuel et des télécommunications. «*Comme on ne se voyait pas souvent, on s'est envoyé des cassettes vidéo, des e-mails, pour échanger des idées*», déclare Janssens le plus simplement du monde. C'est plutôt la distance émotionnelle qui a généré des conflits tout en donnant matière à la création. «*Ann et moi, on est très différentes, confiante. Elle est très explosive, terre à terre, groundée. Moi, je suis plus aérienne. Parfois, il y a des confrontations, mais il y a un respect mutuel.*»

Sophie Janssens vit à Montréal depuis 1996. Elle danse tantôt pour Lynda Gaudreau, Ireni Stamou, Howard Richard, José Navas, tantôt pour le cinéma ou la télévision. Elle a d'ailleurs participé à une scène du dernier film de Léa Pool, *Marijoza Azul*. Elle chérie sa liberté d'interprète pigiste et la variété des expériences qui en découlent. Ann Van den Broeck a longtemps dansé pour la compagnie néerlandaise Krisztina de Châtel. Son objectif: devenir chorégraphe. Elle a donc travaillé trois ans pour la compagnie Charleroi-Danse de Bruxelles, où elle a exploré le travail d'improvisation, crucial dans une démarche de création. Puis, elle est revenue au bercaïl, à Anvers, en 2001, pour fonder sa propre compagnie et amorcer sa carrière de chorégraphe. Chorégraphe de *Quartet With One*, «*Ann voulait justement travailler avec ces différences, à plusieurs niveaux, explique Janssens. Puis, il y a des moments où on essaie de se rejoindre, d'entrer dans l'univers de l'autre, un peu comme un dialogue.*»

Mais au-delà des différences de personnalité et de parcours artistique, c'est la divergence profonde de leurs méthodes et allégeances artistiques propres qui nourrit

l'élément qui allait donner le ton à *Quartet With One*. Chacune a ainsi pu répondre à ses désirs les plus chers. «*Ann voulait chorégraphe, moi, je voulais travailler avec un musicien d'ici — c'est mon chum, en fait, mais il connaît bien la danse*», justifie Janssens. Son copain, c'est Yvon Plouffe, batteur et percussionniste pour plusieurs artistes reconnus du jazz, de musiques du monde ou de chanson populaire: Karen Young, Kashtin, Guy Nadon, Sylvain Cossette, pour n'en nommer que quelques-uns. Le tandem musical se complète avec Rex Lobo, pianiste néerlandais avec qui Ann Van den Broeck a souvent collaboré auparavant.

Au chassé-croisé des amitiés et

des variantes artistiques s'ajoute celui de deux musiciens-compositeurs sur scène, à l'écoute des corps et des sons. «*J'aime beaucoup ça, des musiciens live sur scène*, commente Janssens. *C'est super inspirant et énergisant, aussi, le contact qu'on a avec les musiciens: on les suit autant qu'ils nous suivent.*» Ce nouveau dialogue, qui se superpose au premier, a aussi son

lot de contradictions. «*La batterie et le piano sont deux opposés, en fait*», souligne-t-elle.

La pièce a d'abord été présentée en novembre dernier à La Haye, dans le cadre du festival Ca-Dance. «*C'a été très bien reçu, juge Sophie Janssens. Les gens ont beaucoup aimé la pureté de la musique et la danse. Souvent, on veut ajouter beaucoup de choses,*

*d'autres médias, et les gens ont apprécié de retrouver une simplicité.*» Une première de bon augure pour la suite de ce dialogue à quatre qui a déjà une petite tournée européenne en perspective.

## QUARTET WITH ONE

D'Ann Van den Broeck  
Du 5 au 8 décembre à Tangente

## Complicités diverses

Si Ann Van den Broeck a imposé la structure chorégraphique, Sophie Janssens a pour sa part choisi

l'élément qui allait donner le ton à *Quartet With One*.

## Self-Portrait de Lionel Doe

Une installation de vidéo et Pixelvision



Vernissage: le 3 décembre à 17 h 30

Exposition du 3 au 21 décembre, du mercredi au samedi, de 16 à 22h, au MAI (Montréal, arts interculturels) 3 680, rue Jeanne-Mance Tél.: 982.1812

Le MAI remercie la Ville de Montréal, Le Devoir, The Mirror et Emploi-Québec.

**DANSE**  
**D**  
**DANSE**

«Une pièce brûlante de passion (...)

Ballettanz International

«Des les premiers instants, il était clair qu'on avait affaire à du grand art.»

Dance Magazine, New York

### Compagnie Flak, José Navas

HAMAN/NAVAS PROJECT

28, 29, 30 NOV – 20 H

Centre pierre-péladeau  
SALLE PIERRE-MERCURE

BILLETS (514) 987-6919

ADMISSION (514) 790-1245

Québec



Patrimoine  
Canada

Canada  
Heritage



DELTA



UNE CRÉATION DE LA COMPAGNIE  
LOUISE BÉDARD DANSE  
PRÉSENTÉE PAR LA CHAPELLE

EN SUPPLÉMENTAIRES  
LES 4, 5, 6, 7 DÉCEMBRE

**elles**

UNE CHORÉGRAPHIE DE LOUISE BÉDARD  
INSPIRÉE DES PHOTOGRAPHIES DE TINA MODOTTI

INTERPRÈTES LOUISE BÉDARD, SOPHIE CORRIVEAU  
CONSEILLÈRE ARTISTIQUE GINELLE CHAGNON  
FILM PIERRE HÉBERT  
MUSIQUE ANA LARA  
ENVIRONNEMENT SONORE MICHEL F. CÔTÉ  
COSTUMES ANGELO BARSETTI  
LUMIÈRES SONOYO NISHIKAWA

DU 20 AU 30 NOVEMBRE 2002 À 20H  
MERCREDI AU SAMEDI  
LA CHAPELLE 3700, rue Saint-Dominique  
RÉSERVATIONS: 514-843-7738  
Billets: 22 \$, étudiant/âge d'or 17 \$, groupe 10 \$

«Louise Bédard a une capacité extraordinaire à générer du mouvement qui plonge le spectateur au cœur de l'inconscient, de cette masse nébuleuse de peur, de gaieté, de fantasme et de conflit.»  
Frédérique Doyon, LE DEVOIR

«L'interprétation est remarquable, époustouflante.»  
Aline Apostolaka, La Presse

«Bédard and Corriveau have stage chemistry and their skill as dancers - they are beautifully adept at precise, supple movement - fits the choreographer's compositional beat.»  
Philip Saporin, HOUR

La compagnie Louise Bédard Danse présente une exposition des œuvres de  
**TINA MODOTTI**  
photographies 1924-1929  
DU 8 NOVEMBRE  
AU 8 DÉCEMBRE 2002  
Maison de la culture  
du Plateau Mont-Royal  
465, avenue du Mont-Royal Est  
Tel.: 514-872-2266

ips, c.1924

Québec

Patrimoine  
Canada

Canada  
Heritage

DELTA

LA CHAPELLE

Ville de Montréal

Les Arts du Maurier

## Culture

CINÉMA FRANÇAIS

# C'est bien de faire court

La Cinémathèque présente les courts métrages de Laurent Cantet, François Ozon et Laetitia Masson

MARTIN BILODEAU

Les festivals d'ici l'ont largement démontré par le passé: les Français sont des as du court métrage. Il faut cependant préciser que les cinéastes de l'Hexagone disposent à ce chapitre d'une infrastructure de production et de diffusion à faire pâlir d'envie bien des pays, le nôtre en premier. Au delà de l'envie, il y a l'admiration, sentiment qui anime la Cinémathèque québécoise à l'heure où celle-ci propose, du 5 au 10 décembre, un cycle composé d'une vingtaine de courts métrages réalisés entre 1989 et 2001, dans lesquels se profilent, à des degrés divers, les thèmes de l'identité (*Les Mains*, un *must* signé Christophe Loizillon), de l'appartenance (*Salam*, de Souad El-Bouhadi), de la transgression (*Les Filles de mon pays*, d'Yves Caumon).

Rassemblés par le rédacteur en chef de *Bref* — magazine publié par l'Agence du court métrage — et Marie-Claude Loisel, rédactrice

en chef de la revue *24 images*, une partie de ces courts sont l'œuvre de cinéastes qui ont par la suite fait leurs preuves du côté du long: Laurent Cantet (*Jeux de plage*), François Ozon (*Une robe d'été*, *Scènes de lit*), Pascale Ferran (*Le Baiser*, *Un dîner avec monsieur Boy* et *la femme qui aime Jésus*), Laetitia Masson, Emmanuel Finkiel (*Madame Jacques sur la Croisette*), Arnaud Desplechin (*La Vie des morts*).

Kermabon et Loisel se gardent bien, toutefois, de réduire le court à un rite de passage: «Il nous semble au contraire que la valeur de ces courts métrages réside d'abord dans leurs qualités intrinsèques, qu'ils sont des films tout court, des œuvres à part entière, épousant une durée en parfaite adéquation avec leur propos», affirme dans la *Revue de la Cinémathèque* le programmeur Jacques Kermabon, qui sera à Montréal la semaine prochaine afin de présenter chacun des programmes.

Pour le cinéophile, «La France



Ce vieux rêve qui bouge, d'Alain Guiraudie, sera présenté le jeudi 5 décembre, à 20h30.

SOURCE CINÉMATHEQUE



Scènes de lit, de François Ozon.

SOURCE CINÉMATHEQUE

tout court» constitue cependant une sorte de jeu de pistes par lequel on reconnaît les tempéraments des cinéastes qu'on a connus par leurs premiers longs métrages. Par exemple, dans *Jeux de plage*, Laurent Cantet, cinq ans avant de signer ses premiers longs métrages, installe la géométrie dramatique père-fils au cœur de *Ressources humaines*, faufilee aussi dans *L'Emploi du temps*. Le cinéaste met en scène un père et son fils (Jaïl Lespert, qu'on retrouvera dans *Ressources humaines*) à l'heure de la séparation: en vacances avec ses parents, Éric, 18 ans, leur fausse compagnie pour se joindre

à une équipe de campeurs. Animé de sentiments dont on ignore la nature, son père le suit, l'épie, à la manière d'une proie fascinée par son prédateur. On retrouve ici, dans la manière précise de filmer, les couches de sens superposées qui font la qualité du cinéma de Cantet.

Laetitia Masson et François Ozon aussi sont reconnaissables. À travers un vibrant journal intime composé de dix lettres envoyées à celle qui l'a quittée (*Je suis venue te dire*), la première affiche déjà son goût pour les récits hallucinés et les montages à la hache, révélée plus tard dans *En avoir (ou*

*pas)* et *À vendre*. Dans le style ludique qui lui est propre, le second a filmé dans *Une robe d'été* une chaîne de désir formée de deux garçons en vacances, amants circonstanciels, et d'une belle Espagnole qui, en séduisant l'un des deux, ravive sa flamme pour l'autre. Tout ça raconté d'une manière outragée qui, comme toujours chez le cinéaste de *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* et *8 femmes*, frise le maniérisme sans nous convaincre complètement de la vacuité de l'affaire.

Pour sa part, Pascale Ferran (*Petits arrangements avec les morts*, *L'Âge des possibles*) aime

les tableaux larges et les his-toires immobiles. En témoigne déjà *Le Baiser*, un film-collage ludique, entre Doisneau et Warhol, dans lequel la cinéaste a filmé le baiser d'une vingtaine de couples, origines, orientations sexuelles et âges confondus. Cette dernière formule résume bien la richesse et la variété de ce bouquet de courts métrages que nous propose la Cinémathèque.

## LA FRANCE TOUT COURT

Du 5 au 10 décembre  
Cinémathèque québécoise  
Renseignements: (514) 842-9768  
ou [www.cinematheque.qc.ca](http://www.cinematheque.qc.ca)

CINÉMA

## Colloque

Penser les transferts culturels: pratiques et discours du pluralisme

uqam.ca

Poétique des langues dans les Amériques

Archives et images de l'autre

Americanité et diversité

Migrations et métissages

Fluidité des appartenances

Communications et transferts culturels

Ce colloque aura lieu du 3 au 6 décembre 2002. Il fait partie du Symposium Brésil @ Montréal organisé conjointement par l'Université du Québec à Montréal, le Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT) et le Conseil international d'études canadiennes (CIEC).

## Lieu

UQAM, Pavillon Athanase-David, 1440, rue Saint-Denis (local D-R200), Montréal

## Coût

30\$ (entrée libre pour les étudiants)

## Conférenciers

Bernard Andrés, Zilá Bernd, Gérard Bouchard, Michelle Cadoret, Jean-François Côté, Suzanne Crosta, Euridice Figueiredo, Danielle Forget, Richard Gagnon, Simon Harel, Gilberto Lacerda Santos, Jocelyn Létourneau, Janet Paterson, Marie Paumier, Maria Bernadette Porto, Francine Saillant, Silvano Santiago, Sherry Simon, Anthony Wall.

## Soirées à la Cinémathèque

En parallèle, un hommage au réalisateur brésilien Walter Salles se tient à la Cinémathèque québécoise les 4, 5 et 7 décembre.

Cet événement est sous l'égide du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT) et du Conseil international d'études canadiennes (CIEC), en association avec le Centre d'études et de recherches sur le Brésil (CERB). Il est organisé en collaboration avec l'équipe Le Soi et l'Autre, la Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique, la Faculté des lettres, langues et communications, la Faculté des sciences humaines, l'Association internationale des études québécoises (AIEQ), l'Association brésilienne d'études canadiennes (ABECAN) et la Cinémathèque québécoise.

## Renseignements

(514) 987-3000 poste 1664  
Courriel: [brasilAmontreal@uqam.ca](mailto:brasilAmontreal@uqam.ca)  
Web: <http://brasilAmontreal.uqam.ca>



> Faites plus amples connaissances

UQÀM



SOURCE PARAMOUNT

L'histoire d'*Extreme Ops* est celle d'un directeur commercial qui entraîne une équipe de jeunes intrépides dans les Alpes pour obtenir des images d'athlètes skiant au devant d'une avalanche.

## Extrêmement ado

## EXTREME OPS

Réalisation: Christian Duguay. Scénario: Michael Zaidan. Avec Devon Sawa, Bridgette Wilson-Sampras, Rupert Graves, Rufus Sewell, Heino Ferch, Joe Absolom, Jana Pallaske, Liliana Komorowska. Image: Hannes Hubach. Musique: Normand Corbeil et Stanislas Syrewicz.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

On n'a rien contre Christian Duguay, un de nos rares cinéastes québécois à avoir fait carrière à Hollywood. Même qu'on suit sa carrière, se forçant à aller voir des films d'action, de science-fiction, de tout ce qu'on voudra parce qu'il est derrière. On a applaudi à sa miniserie *Joan of Arc*, vu les *Scanners*, *The Art of War*, *The Assignment* (tourné à Montréal). La

bonne volonté est là, l'esprit de clan aussi, mais arrivé à *Extreme Ops*, la pauvre critique crie: pitié!

S'agit-il d'un film pour les critiques, au fait? Point du tout. La clientèle visée est adolescente et peut-être trouvera-t-elle son compte dans ce film trépidant qui marie les sports extrêmes à un triller politique en tournant les coins à une vitesse folle.

L'histoire est celle d'un directeur commercial (Rufus Sewell) qui entraîne une équipe de jeunes intrépides dans les Alpes pour obtenir des images d'athlètes skiant au devant d'une avalanche.

Comment ces risque-tout se retrouveront dans la mire d'un criminel de guerre serbe en cavale pour se voir poursuivis par des vilains à travers les neiges des Alpes, tel est le sujet d'*Extreme Ops*.

On reconnaît Duguay dans son goût pour les décors inquiétants et décrépis à la *Scanners*. L'hôtel

de glace alpin avec ses tuyaux apparents possède d'ailleurs du chien. L'action est au poste de la première à la dernière image avec des cascades neigeuses sans fin, mais quel scénario simpliste! Ses acteurs ne défontent rien non plus; même l'Allemand Heino Ferch, habituellement si puissant. Aucun des héros n'apparaît sympathique, surtout pas Rufus Sewell au sourire en rictus qui décourage tout le monde de s'identifier à lui. Seuls les petits jeunots fofous (incarnés par Devon Sawa et Jana Pallaske) sont un peu rigolos. Le reste de la distribution semble bien terne.

Reste le plaisir éprouvé par les amateurs de sports extrêmes à voir filer des skieurs plus vite que l'avalanche et à suivre une action qui déboule sans arrêt. On n'est pas loin de la série B pour autant. Ce film paraît destiné aux ados, certes, mais à eux seuls vraiment.

CINÉMA

## L'amour dans les Pays-d'en-Haut

Binamé a fait basculer le récit vers l'histoire d'amour impossible de Donalda et Alexis Labranche, à qui la jeune femme avait promis son cœur

### SÉRAPHIN - UN HOMME ET SON PÉCHÉ

De Charles Binamé. Avec Pierre Lebeau, Karine Vanasse, Roy Dupuis, Rémy Girard, Céline Bonnier, Robert Brouillette. Scénario: Charles Binamé, Pierre Billon. Image: Jean Lépine. Montage: Michel Arcand. Musique: Michel Cusson. Québec, 2002, 128 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il y a deux Charles Binamé. D'une part, il y a le décorateur, qui réduit ses bonnes idées, ses ambitions de profondeur, ses vœux de rigueur, à des longs métrages dans l'air du temps (*Eldorado*, *Le Cœur au poing*, *La Beauté de Pandore*), attrayants pour l'œil, inoffensifs pour l'âme. Et puis il y a le vétéran de la télévision, portraitiste remarqué (*Gauvreau ou l'obligation de la liberté*), mais surtout plasticien inspiré, auteur de quelques-unes des téléseries d'époque les plus respectables des quinze dernières années (*Blanche*, *Marguerite Volland*). Le Charles Binamé qui signe le scénario et la réalisation de *Séraphin - Un homme et son péché*, est un amalgame des deux.

En revisitant le classique de Claude-Henri Grignon paru en 1933 (puis porté à l'écran en 1948, puis adapté en feuilleton pour la télévision), Binamé cherchait à capter son caractère universel, à évoquer à travers son histoire, qui se déroule à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans des Laurentides à peine défrichées, notre société du début du XXI<sup>e</sup>, où les appels du cœur des individus sont trop souvent sacrifiés sur l'autel de la raison. Le scénario met en avant l'histoire du sacrifice de Donalda (excellente Karine Vanasse), mariée à Séraphin (Pierre Lebeau), maire et usurier de la naissante Sainte-Adèle, sur la prière de son père (Rémy Girard), dont le commerce pouvait grâce à cette transaction échapper à la faillite.

Ainsi, du mariage en faillite, thème du feuilleton *Les Belles Histoires des Pays-d'en-Haut*, Binamé et son scénariste, l'écrivain Pierre Billon (*L'Enfant du cinquième nord*), ont fait basculer le récit vers l'histoire d'amour impossible de Donalda et Alexis Labranche (Roy Dupuis), à qui la jeune femme avait promis son cœur. Un déplacement de foyer qui isole Séraphin dans son coin, en fait un détonateur davantage qu'un acteur du drame. Il met également en évidence sa bêtise, sa méchanceté et sa vénalité, tout en dispensant Binamé de justifier par l'analyse son comportement.

Bon élève, Binamé illustre entre les pages tous les

enjeux fondateurs de la société québécoise, écartelée entre la foi et le péché, la misère et la résignation, les sentiments et la morale. Mais le point de vue — celui des victimes, comme il est d'usage dans le cinéma québécois — est résolument féminin, comme si le cinéaste voulait faire annoncer par ses héroïnes (Vanasse, mais aussi Catherine Trudeau, Céline Bonnier, Anne-Marie Cadieux) la révolution féministe qui allait survenir près d'un siècle plus tard. Or, le révisionnisme a ses limites, et celles de *Séraphin* sont vite atteintes.

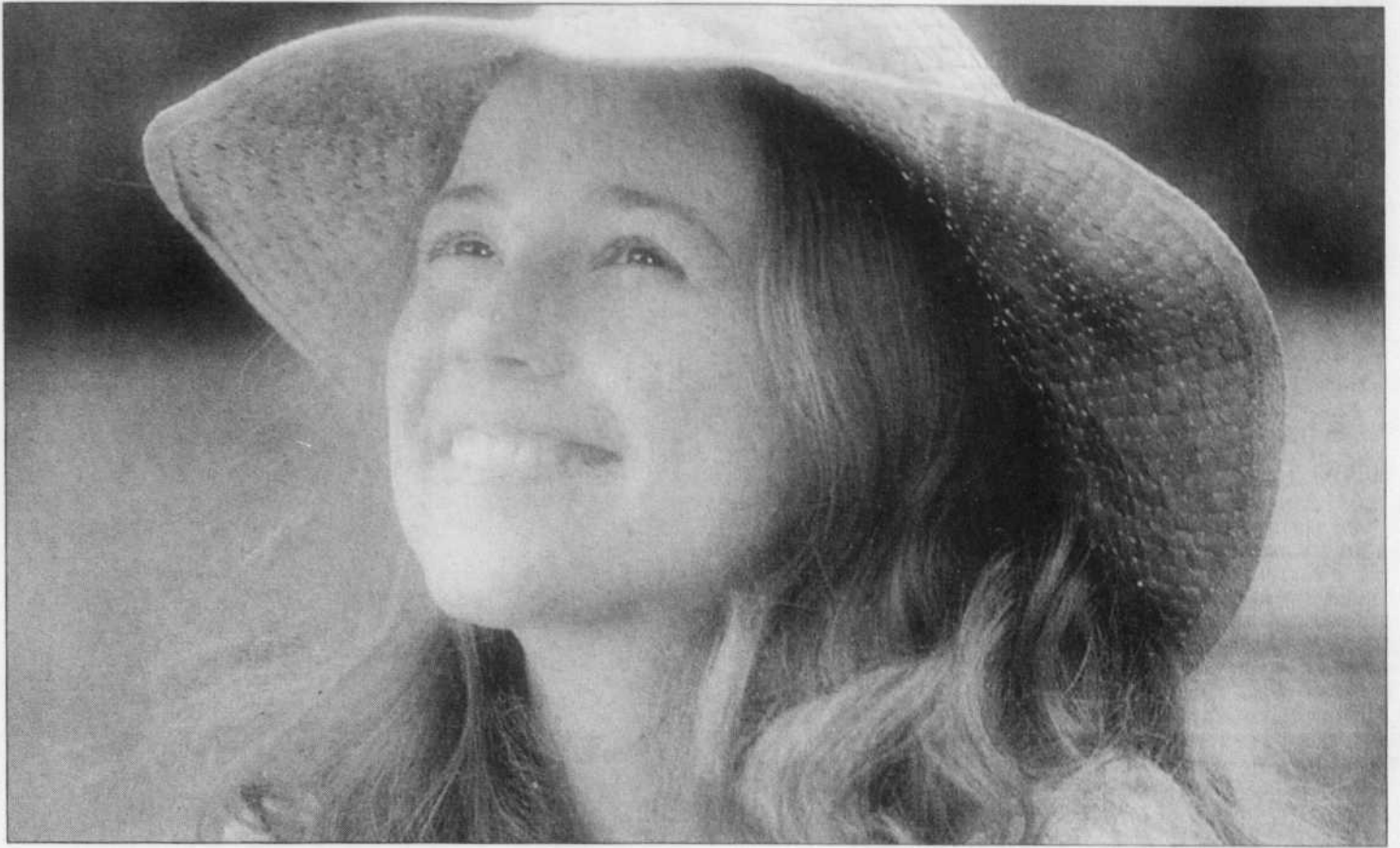
On était en droit d'espérer que *Séraphin - Un homme et son péché* se lirait comme un ouvrage sur le

paysage intérieur des Québécois. Hélas, le mélodrame de Binamé se regarde comme un grand livre d'images aux chapitres anecdotiques. Certes, la photo de Jean Lépine ne manque pas d'éclat, même qu'elle se porte constamment au secours de la mise en scène. Même constat du côté de la musique de Michel Cusson, inspirée et recherchée, mais insistante, comme si elle cherchait à compenser une émotion que le scénario et les personnages n'arrivaient pas à transmettre.

Il manque à *Séraphin* son âme nordique et les sentiments enflammés censés la faire fondre. Il lui manque un petit quelque chose qui tient de la vérité

des sentiments, susceptible de transporter les spectateurs, et qui par la même occasion transcenderait la «minute du patrimoine». On ne sent devant ce film ni le souffle de la tempête des âmes, ni la fougue de l'amour interdit, ni même la toute-puissance du bourreau, noyau de l'affaire.

Pierre Lebeau était pourtant l'homme de la situation; on déplore seulement que Binamé n'ait pas cherché à scruter l'âme de son personnage, la seule, dans l'œuvre de Grignon, capable il me semble de nous apprendre quelque chose de nouveau sur nous-mêmes, en tant que peuple québécois. Les victimes, on ne les connaît que trop.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFLM

*Séraphin - Un homme et son péché* met en avant l'histoire du sacrifice de Donalda (excellente Karine Vanasse), mariée à Séraphin, maire et usurier de la naissante Sainte-Adèle, sur la prière de son père, dont le commerce pouvait grâce à cette transaction échapper à la faillite.

## Morpho sauve à peine la mise

### TREASURE PLANET

Réalisation: John Musker et Ron Clements. Scénario: Ron Clements, John Musker et Rob Edwards, d'après le roman de Robert Louis Stevenson *Treasure Island*. Musique: James Newton Howard.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Maînes fois adapté à l'écran, *L'Île aux trésors* de Robert Louis Stevenson est un classique qui connaissait déjà une seconde vie au temps du muet. Voici que les studios Disney ont entrepris de dynamiser cette histoire de jeune garçon romanesque, de chasse aux trésors et de pirates, en la mariant avec un univers de science-fiction.

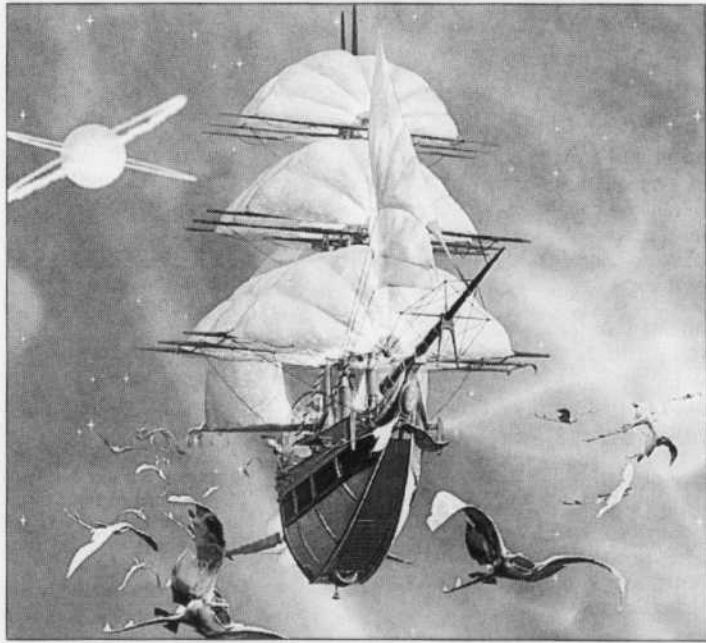
Une équipe énorme (350 artistes) s'est affairée à créer une animation de haute complexité. Hélas! une histoire de pirates et de galions se marie mal avec les univers intergalactiques. À ce compte-là, à quoi bon jouter l'œuvre de Stevenson à pareil décor? Mais pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué? Pourquoi des baleines nageaient-elles dans la mer quand on peut les faire voler à travers les espaces intersidéraux?

Pourquoi? Pour faire sens dans l'esprit du spectateur qui perd sans raison valable ses repères dans un monde ici cul par-dessus tête.

L'histoire est celle d'un garçon mélancolique de 15 ans, Jim, vivant avec sa mère sur la planète Montessor, qui, au hasard d'un accident de vaisseau spatial, hérite d'une carte sphérique indiquant l'emplacement d'une planète aux trésors.

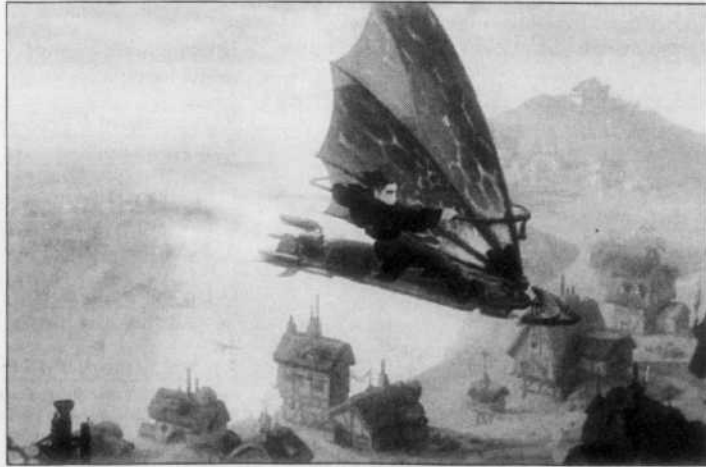
Avec un astrophysicien lunaïque, poursuivant sa route aux côtés d'un pirate à double visage, d'un capitaine à tête de chat, d'une bestiole virtuelle, puis d'un robot dégingué, Jim traversera des mondes, surmontera des obstacles, affrontera le doute et la trahison et découvrira les valeurs importantes de la vie.

Ce conte initiatique a servi de base aux animateurs pour créer des effets souvent spectaculaires à l'intérieur de galaxies et de nébuleuses, de trous noirs, de supernovæ; univers traversés en galion du XVII<sup>e</sup> siècle!



SOURCE DISNEY ENTERPRISES INC.

Ce monde cul par-dessus tête de galaxies et de nébuleuses est traversé en galion du XVII<sup>e</sup> siècle.



SOURCE DISNEY ENTERPRISES INC.

Au hasard d'un accident de vaisseau spatial, Jim, un garçon mélancolique de 15 ans, hérite d'une carte sphérique indiquant l'emplacement d'une planète aux trésors.

Les humains représentés ne défont rien du côté de l'animation, qui demeure alors très conventionnelle, mais un robot ayant perdu des rouages de tête amuse, tandis que Morpho, la petite bête capable de prendre toutes les formes, se révèle attachante. L'émotion vient de son côté. Elle naît aussi des relations complexes entre le vieux pirate roué et le petit garçon ayant besoin d'un père.

Des images souvent somp-

tuieuses et quelques moments poignants ne suffisent guère à faire lever la sauce pourtant. Cette intrigue alambiquée mêlant des univers croisés qui n'avaient rien à faire ensemble tient du gros pudding indigeste. Enfants et parents y perdront le nord plus qu'autre chose et les amateurs de Stevenson crieront à la trahison. Hé! messieurs les scénaristes: un peu de simplicité est souvent le sel d'une bonne histoire.

## Exercice de routine pour débutant

### THEY

De Robert Harmon. Avec Laura Regan, Marc Blucas, Ethan Embry, Dagmara Dominiczuk. Scénario: Brendan William Hood. Image: Rene Ohashi. Montage: Chris Peppé. Musique: Elia Cmirlal. États-Unis, 2002, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Détenteur d'une franchise Wes Craven (*Scream*), le cinéaste américain Robert Harmon, fort de cette notoriété acquise, n'a pas cru bon, avec *They*, d'ajouter quel quel motif que ce soit aux schémas connus du cinéma fantastique et d'horreur. Sa série B paresseuse est emblématique d'un système de production cynique où la mise est fixée en fonction de l'enjeu. Ainsi, *They* n'entend pas rester à l'écran plus de deux semaines, trois au pire. Pourquoi se donner du mal avec un scénario intelligent, une mise en scène inventive, quand une mise en marché musclée promet la rentabilité instantanée? Qu'importe que les amateurs se sentent floués au sortir de la salle puisqu'ils ont payé en entrant. Ce subterfuge, selon lequel on ne vend plus un film mais un billet, est hélas de plus en plus courant.

De quoi ça parle, *They*, me direz-vous? D'une étudiante en psychologie (Laura Regan), un peu gnagna sur les bords — quelle héroïne de film d'horreur ne l'est pas? —, qui renoue avec les monstres de sa chambre d'enfance après qu'un copain, victime lui aussi de ces monstres — qui n'ont rien de ceux du dessin animé de Pixar, et on le regrette —, se fut enlevé la vie. Trente en scène deux amis du défunt (Ethan Embry et Dagmara Dominiczuk), convaincus comme ce dernier que ces monstres, qui craignent par-dessus tout la lumière, n'ont rien d'imaginaire, voire qu'ils sont de retour pour les arracher au monde des vivants. Écartelée entre ses notions de psychologie, qui la forcent à croire que cette messe noire sur l'acide éventé ne dépasse pas le théâtre de sa petite tête, et les événements insolites qui se produisent autour d'elle, la pauvre Julia n'est pas au bout de ses peines, et nous non plus.

Non content d'avoir à enfilé tous les lieux communs du genre (héroïne rationnelle aux prises

avec le paranormal, seconds violons jetables, coup de théâtre final, etc.), le cinéaste se sent également obligé de faire passer son récit par les escales habituelles: de l'escalier de la cave à la route de campagne, du conduit d'aération au monte-charges, du métro la nuit aux ruelles-poubelles, tout y passe. Le tout laminé par une photographie de magazine techno-trash où la lumière, qui clignote jour et nuit, allez savoir pourquoi, est constamment filtrée par les bar-

reaux aux fenêtres, les stores vénitiens, les blocs de verre, etc. *They* ressemble à un exercice de routine pour cinéaste débutant. Or Robert Harmon a derrière lui 20 ans de métier. Même que *The Hitcher*, qu'il a réalisé en 1986, est, de l'avis de ceux qui s'y connaissent, fort honorable. Ses redondantes prises de vue à vol d'oiseau sur la ville, dans *They*, ont-elles pour objectif de nous faire comprendre que lui aussi se place au-dessus de toutes ces sottises?

Au cœur de l'activité culturelle de Montréal

Pour un repas, un petit gueuleton ou un verre

LE CAFÉ DU NOUVEAU MONDE  
Restaurant-bar-café-terrasse

ANGLE  
SAINT-CATHERINE  
ET SAINT-URBAIN  
RÉSERVATIONS  
[514] 866.8669



# Culture

EXPOSITION

## Un réel engouement pour la peau

*Le Musée de la civilisation fait le tour de la peau avec intelligence et profondeur*

DAVID CANTIN

Qu'est-ce que la peau? Une enveloppe corporelle, un lieu de mémoire ou même un parchemin vivant. À la base, ce tissu épidermique représente le plus visible ainsi que le plus significatif des organes du corps humain. Osant une approche multidisciplinaire qui réunit l'art contemporain, l'aspect scientifique, tout comme un volet anthropologique, le Musée de la civilisation tente de mieux faire comprendre ce phénomène grâce à *Parole de peau*. Avec beaucoup

**La peau, comme thématique principale, devient beaucoup plus qu'une simple enveloppe**

d'intelligence et de profondeur, cette exposition à Québec vaut amplement le détour.

C'est dans un contexte muséologique des plus stimulants qu'on découvre ce parcours fait de voiles diaphanes à l'image des circonvolutions d'une empreinte digitale. On explore donc *Parole de peau* grâce à une scénographie qui mise essentiellement sur les notions de couche et de correspondance. La peau, comme thématique principale, devient beaucoup plus qu'une simple enveloppe. On propose un arrière-plan scientifique qui répond aux objets, de provenance et de fonctions diverses, afin de soutenir l'intérêt du visiteur lors de ce parcours assez exhaustif. La plupart des pièces proviennent de collections américaines et européennes, sans pour autant mettre de côté des œuvres photographiques, en trois dimensions, ou certaines installations issues d'un corpus québécois. Évidemment, un tel sujet demeure vaste et très complexe. Ainsi, les thématiques se recoupent à partir de l'identité comme de la frontière pour mettre en relief une dimension autant sociale que culturelle.

### L'affirmation d'une identité

Dès l'entrée dans la salle, l'homme écorché intègre les concepts d'art, de nature et de science pour aussitôt permettre des liens essentiels tout au long de la visite. D'ailleurs, ce *Smugglerius* (1834, William Pink, plâtre) illustre la distance que l'être humain a mise entre lui-même et son propre corps.

Cette œuvre d'art classique se mêlera à d'autres comme la *Scène de hammam*, *Le Massage* (huile sur toile, 1883) d'Edouard Debat-Ponsan, le *Portrait d'une jeune fille* de William Hogarth, de même qu'un plâtre patiné et un bronze de Rodin.



Table de maquillage, époque gréco-romaine, entre le V<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

JACQUES LESSARD

Plus on avance dans l'exposition, plus l'intégrité se pose comme se transpose, oscillant entre des pratiques courantes ou exotiques, des techniques anciennes ou contemporaines. Les images sont donc intériorisées ou exorcisées, passant par des rituels initiatiques et symboliques. Nécessairement, les artefacts sont ici des clés qui permettent de comprendre ce que la peau tente d'exprimer ou ce qu'on essaie de lui faire dire. Les concepteurs ont pris l'initiative de toujours créer des résonances entre les connaissances scientifiques, l'élément esthétique, de même que des références qui vont de l'Antiquité à nos jours. Bien sûr, des pratiques comme le maquillage, le bronzage, l'épilation, le bodybuilding, le tatouage, le piercing, ainsi que la scarification deviennent des composantes essentielles de l'exposition. De plus, la peau prend ainsi la définition d'un «outil de langage et un instrument du paraître, témoignant de l'affirmation d'une identité à la fois individuelle et collective».

Parmi les pièces à signaler, on remarque la collection d'objets d'hygiène et de soins du corps du Deutsches Hygiene-Museum de Dresden (une primeur, venue d'Allemagne, en Amérique du Nord), les moulages étonnants du Musée de l'hôpital Saint-Louis (Paris), de même qu'une tête maorie tatouée et momifiée du Musée d'histoire naturelle de Lyon. Il y a aussi les photographies exceptionnelles de Miguel Ribeiro, de Jana Sterbak, de David LaChapelle et de Geneviève Cadieux, les instruments de tatouage de la collection de Henk Schiffmacher d'Amsterdam, tout comme cette momie et ce sarcophage de Nen-Oun-Ef (XVIII<sup>e</sup> dynastie, vers 1350 avant J.-C.).

On signale, également, les installations de Daniel Canogar et Reiko Kruk, des accessoires du Moyen Âge (couteaux et sacrificateurs) ou même des labrets buccaux portés par des jeunes filles Surma au moment où elles atteignent l'âge du mariage (la vingtième année pour être plus précis). En guise de complément, le Musée de la civilisation a préparé une panoplie d'activités culturelles et éducatives qui permettront au public d'approfondir ce sujet fascinant. Ainsi, des conférences à caractère scientifique, des ateliers de démonstrations, ainsi que des spectacles sont prévus au cours des prochaines semaines. Une autre manière d'en apprendre davantage sur la peau et ses multiples facettes.

### PAROLE DE PEAU

Musée de la civilisation,  
85, rue Dalhousie, Québec.  
Jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre 2003

## Le Conseil québécois de la musique félicite les lauréats des Prix Opus 2001-2002

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

pour le rayonnement de la musique de concert

### Concert de l'année - Montréal

*Un 100<sup>e</sup> clavecin, ça se fête!*  
Clavecin en concert  
3 mai 2002

### Concert de l'année - Québec

*Orfeo e Euridice*  
Les Violons du Roy  
19 juillet 2002

### Concert de l'année - Régions

*Les Grands Classiques*  
Orchestre symphonique de Trois-Rivières  
3 et 4 mars 2002

### Concert de l'année - Musiques médiévale, de la Renaissance, baroque

*Un 100<sup>e</sup> clavecin, ça se fête!*  
Clavecin en concert  
3 mai 2002

### Concert de l'année - Musiques classique, romantique, moderne

*Wozzeck, un monument du XX<sup>e</sup> siècle*  
Orchestre symphonique de Montréal  
28 et 29 mai 2002

### Concert de l'année - Musiques actuelle, contemporaine, électroacoustique

*L'Ensemble Pentaèdre et le Quatuor Penderecki*  
Ensemble Pentaèdre de Montréal  
11 janvier 2002

### Concert de l'année - Jazz, Musiques du monde

*Thom Gossage Other Voices* avec Dave Beney  
Effendi Records  
4 juillet 2002

### Production de l'année - Jeune public

*Prix assorti d'une bourse offerte par le ministère de la Culture et des Communications du Québec*  
*Eclats de rythme*  
SMCQ Jeunesse  
2, 6, 7 et 8 février 2002

### Création de l'année

*Tribal*, pour orchestre d'instruments inventés  
Jean-François Laporte, compositeur  
Codes d'accès  
Tribal et prélude de circonstance  
12 avril 2002

### Disque de l'année - Musiques médiévale, de la Renaissance, baroque

*Lamento*  
Daniel Taylor, Theatre of Early Music  
ATMA Classique

### Disque de l'année - Musiques classique, romantique, moderne

*The Modern Cello*  
L'Orchestre de chambre I Musici de Montréal  
Yuli Turovsky, violoncelle et direction  
Chandos Records

### Disque de l'année - Musiques actuelle, contemporaine, électroacoustique

*Claude Vivier*  
Marie-Annick Béliveau, Marie-Danielle Parent, Ingrid Schmithüsen, Ensemble de la SMCQ, Walter Boudreau, direction - ATMA Classique

### Disque de l'année - Jazz, Musiques du monde

*Live*  
François Bourassa Trio, André Leroux  
Effendi Records

### Livre de l'année

Mireille Barrière  
*L'Opéra français de Montréal*  
Éditions Fides, 2002

### Article de l'année

Jean Boivin et Patrick Hébert  
*Trois œuvres musicales québécoises marquantes, diffusées quotidiennement sur le site de l'Exposition universelle de Montréal en 1967*  
*Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*, volume 5, numéros 1-2, 2001

### Prix des auditeurs de la Chaîne culturelle de Radio-Canada

Bernard Labadie

### Directeur artistique de l'année

Régis Rousseau  
Festival Orgue et couleurs

### Événement musical de l'année

*Cage en Liberté*  
Ensemble contemporain de Montréal

### Découverte de l'année

*Prix assorti d'une bourse offerte par Galaxie, le réseau de musique continue accompagnée d'une année en résidence à la radio de Radio-Canada*  
Jean-François Laporte

### Compositeur de l'année

*Prix assorti d'une bourse offerte par le Conseil des arts et des lettres du Québec*  
Jean-François Laporte

### Personnalité de l'année

Susie Napper

### Interprète de l'année

Louis Lortie

### Rayonnement à l'étranger

Trio Fibonacci

### Événement discographique de l'année

*Elliott Carter* - Nouvel Ensemble Moderne  
ATMA Classique

### Diffuseur de l'année

Réseaux des arts médiatiques

### Reconnaissance à un facteur d'instruments

*Prix assorti d'une bourse offerte par la Société de développement des entreprises culturelles du Québec*  
Jean-Luc Boudreau, facteur de flûtes

### Prix Hommage

Gilles Tremblay

PRIX  
**OPUS**

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE  
1908, rue Panet, bureau 302,  
Montréal (Québec) H2L 3A2  
Téléphone : (514) 524-1310  
Télécopieur : (514) 524-2219  
info@cqm.qc.ca  
http://www.cqm.qc.ca

Conseil des arts et des lettres

Société de développement des entreprises culturelles

Ministère de la Culture et des Communications  
Québec

galaxie

LE RÉSEAU DE MUSIQUE CONTINUE

musicaction  
Fonds de la musique du Canada  
Nouveau réseau de la musique du Canada par l'entremise du Fonds de la musique du Canada

CHAÎNE #culturelle

SAO

Place des Arts  
Québec

LE DEVOIR

SAO

Groupement PUBLIAMPON

## Culture

JAZZ ET BLUES

## Les racines de Rob Lutes

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

SOURCE PRODUCTIONS ZEB

Depuis qu'il a cinq ans, Lutes chante et joue de la guitare. Autrement dit, cela fait une paye qu'il se consacre à son art.

installé à Montréal. Jusqu'à tout récemment, il travaillait comme rédacteur dans une maison d'édition. Là, il a décidé de faire de la musique, de vivre de la musique. Le succès de son premier album *Gravity* aidant, il a pénétré dans ce réseau trop méconnu de la musique nord-américaine. CQFD: il commence à jouer un peu partout.

Avec *Middle Ground*, il vient de franchir une étape. Le premier opus était davantage le disque d'un homme que celui d'un groupe. Avec son dernier, Lutes nous présente son band. Ses compagnons sont en effet plus présents. Ils s'appellent Rob MacDonald à la mandoline, au dobro et aux guitares, Tony Cuco à la basse et à la contrebasse, R. D. Harris à la batterie et Bob Stagg à la B3, au wurlitzer et à l'accordéon.

Préciser les instruments employés, c'est illustrer ou révéler le style, l'esthétique choisie par Lutes. Son album sera familier à ceux qui aiment Dylan, le blues acoustique, les histoires à la Johnny Cash ou les lenteurs de Joni Mitchell. Lutes excelle, côté composition, dans la simplicité et s'affirme, pour ce qui est des mots, comme un grand conteur.

*Middle Ground* a ceci de réussi qu'il s'écoute à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. *Middle Ground* est un bon compagnon. Faut savourer le morceau-titre qui... «I saw those engines roaring across a high place / The clouds of smoke enthralled the crowd / But my eyes were searching the earth for your face...»

Plus brut, le Groovy nouveau est un des plus solides de leur discographie.

Parlant du concert de l'été, Vince Peake, chanteur et bassiste du groupe, explique que «c'est un peu irréal tout ça. Ça tombait bien, de faire un aussi gros show, juste avant d'aller en studio; ça nous a retournés d'aplomb». Premier lundi occupé de la case des Francos, la soirée Groovy, Monon' Serge et Galaxie 500, la plus alternative du festival, a fait un tabac. «Ça nous a permis de collaborer avec les cuivres, qui se retrouvent sur l'album.»

## Une sauce pimentée

Le nouvel album contient des pièces jouées en concert depuis un moment: *J'm'en alle* et *Mashoo-garnotte*, une pièce puissante, pimentée de banjo, qui aborde les moisissures du frigo pour parler de pauvreté. Aussi, on y retrouve la fort à propos *Imposer*, commandée l'an dernier par Musique Plus et son programme 5 X NON contre la violence conjugale. Au total, plus du tiers des 15 pièces de l'album reçoivent la visite de la trompette ou du trombone, sans édulcorer le pur jus rock de l'ensemble, pour «pimenté» la sauce; le terme revient souvent dans la bouche de Martin Dupuis, guitariste, seul autre membre actif, avec Peake, de la formation d'origine.

Groovy se fait très introspectif sur la grave *Espace tant...* — «Viennent de toutes parts / Des baumes de bons conseils inutiles / C'est qui reste c'est le cours 101: / Savoir comment perdre sa famille», où le chanteur s'égosille à dire «Si j'pouvais enlever cette seconde-là / J'pourrais renmuetter ou plus que ça». Il se fait radicalement politique sur 64 et la «politi-

caillerie nationale» et *Sommet* — «Esti qu'tu fais dur capitale / Les yeux du monde te regardent / Tes barricades te donnent de curieux airs d'Octobre».

Il en aura fallu de peu pour que Groovy Aardvark donne l'impression d'un groupe à l'heure du bilan, avec *High Times...*, le live et un récent DVD, *Asphalte, Musique et Crucifixion*, cent-vingt minutes, 14 vidéoclips, six chansons captées en spectacle et un collage d'entrevues, d'extraits de tournées et de *making of* en studio, qui retrace 16 années d'existence de la formation. «Ça ressemblait à une sortie côté jardin», concède Martin Dupuis, mais ce sont des concours de circonstance. Pour le DVD, c'était correct, puisqu'on n'avait pas d'album de prêt.

Le groupe a toujours su qu'il n'était pas question d'abdiquer et il s'enlignait sur autre chose. Les pièces plus concises, mis à part *Matchek tayé*, se rapprochent le plus possible de ce que le groupe fait sur scène. «Plus cru», souligne Dupuis, presque sans effets dans le son, plus *lo-fi*, une production un peu à la Gros-Méné, le groupe de Fred Fortin, «de quoi de pur», pour Peake. La devise de Groovy pour cet album, selon Martin Dupuis, c'est: «On a le droit de faire ça, comme sur une pièce comme *Espace tant...*, avec ces ralentissements, ses reprises.» Ailleurs, le *Train*, avec ces percussions de clappements de mains et de bottes, ressemble, selon Dupuis, «à du Brassens sur l'acide», des oasis d'étonnement comme *Boisson d'avril* sur *Vacuum* ou *Amphibiens* sur *Oryctérope*.

Lancement le 7 décembre 2002 au Métropolis. Avec Capitaine Révolte et le gamelan balinaï québécois Giri Kadaton, dont fait partie Peake.

VITRINE DU DISQUE

## Sincère et poignant

AU CAFÉ DES ÉCORCHÉS  
Mario Peluso  
Atlantis (Select)

Mario Peluso tient bon. C'est dire à quel point il a le cœur bien accroché. Faut l'avoir à la bonne place pour repartir encore une fois à la case départ, après deux fausses routes qui l'ont mené à des impasses creve-cœur. Rappelons ce parcours tout en espoirs déçus. A commencer par ce passage remarqué au concours Ma Première Place des Arts. C'était au milieu des années 90. On voyait tous en lui une sorte de Neil Young en français, un Kevin Parent de la rue Ontario, un vrai de vrai, pur chansonnier folk-rock. Encouragé, il nous a crus. Tous. Même les éclaireurs des compagnies de disques. Repêché par BMG-Québec, il lui arriva ce qui arrive souvent quand on est goutte d'eau dans l'océan d'une multi: pas grand-chose. L'album *Malgré tout* (1998) vécut une trop courte vie, abandonné à son sort au premier vent mauvais. Peluso tenta de se refaire chez Les Impresarii, petite boîte indépendante. Non-lieu là aussi: la boîte ferma, le laissant en plan. Assez meurtri, merci.

D'autres que lui auraient renoncé: pas Peluso. Peut-être n'a-t-il pas le choix: Peluso n'a que sa guitare, ses chansons et ses balafres. Les voilà donc, cette fois à l'enseigne toute neuve des disques Atlantis (étiquette née de la fusion de MusiArt et de quelques autres boîtes): le gaillard, sa guitare et ses chansons n'ont pas vraiment changé. Pourquoi changer? Ce folk-rock d'écorché vif lui tient lieu d'épiderme, et tous les airs sortent par ces pores-là. «Le seul destin qui tienne est ce à quoi l'on tient pour peu qu'on s'en souvienne / la vie n'est qu'un chemin qui nous ramène toujours au même point», chante-t-il dans *Toujours au même point* sur une mélodie d'accords mineurs sur lit de guitares pas trop propres. On est entre Neil Young, The Band et Blue Rodeo. Rien de très neuf là-dedans, c'est ainsi, Peluso compose à l'intérieur de ces paramètres et puis voilà. Mais ce n'est pas moins beau. Très, très beau. Beau comme la chanson qui s'intitule justement *C'est beau*, qui parle de l'hiver à Péribonka au point de faire aimer l'hiver à un gars d'été comme moi. Tout l'album est pareillement bon à prendre dans ses bras. Sincère. Poignant.

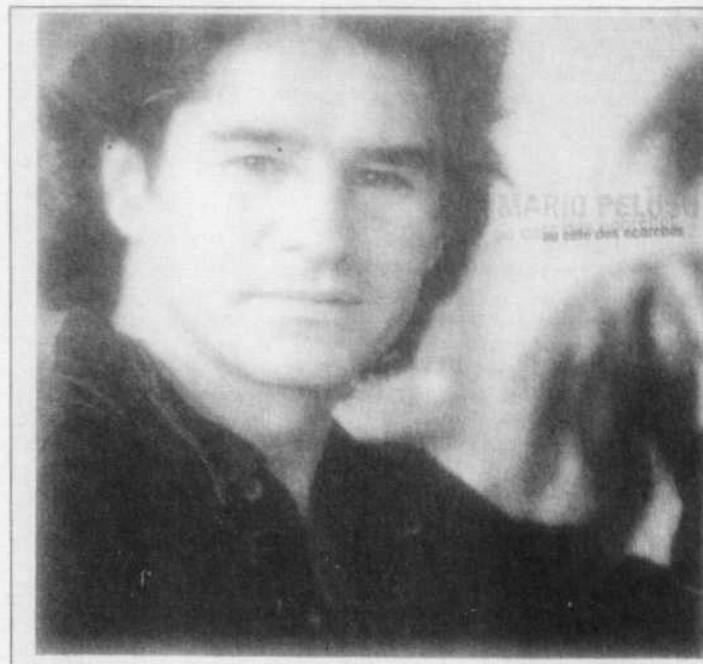
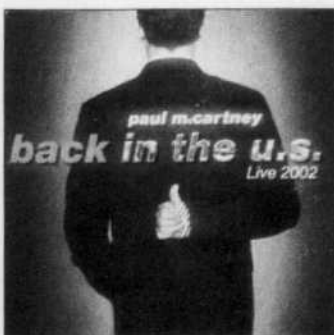
C'est le même Peluso faisant des chansons folk-rock et ce n'est pourtant pas comme les disques précédents. *Au café des écorchés* est un album abouti, à la fois simple comme tout et absolument figolé. Merci à Marc Pêrusse (collaborateur des Luc de Larochellière, Daniel Boucher, etc.) pour ça. Tact, bon goût et guitares partout. L'oreille est aussi caressée que le cœur empoigné. Pour peu qu'Atlantis soutienne l'album le temps qu'il faut et avec le dévouement qu'il mérite, tout est possible. Y compris un auditoire large.

Sylvain Cormier

## BACK IN THE U.S.

LIVE 2002  
Paul McCartney  
Capitol (EMI)

Finirai par l'hair, le sir Popaul. Finirai par avoir raison de ma fidélité de fan fini, de ma dévotion à vie aux Beatles. Déjà, au premier coup d'œil sur ce double live de la récente tournée américaine de l'annobli, rien qu'à voir le pouce en l'air et la manche de chemise en drapeau américain au recto du boîtier, je tique jusqu'à en faire de l'urticaire. Irritation s'ajoutant à *Freedom*, l'hymne pompier de McCartney aux pompiers du WTC, déjà gros comme les bretelles de Larry King, Racolage à la Beach Boys. Pire. Racolage à la Mike Love. Pire que pire, le livret de 32 pages ferait rougir Michael Jackson dans le genre triomphalo-glorieux à trompette.



«Let the party begin!», scande une bannière. «McCartney's concert drives home his legendary status», dit la citation du *Detroit News* comme dans les pubs de cinéma. Allégresse, larmes de joie et magie pure au pays de Bush le second.

Et tout ça sur fond de chansons des Beatles. Vingt sur trente-cinq. La liste de base des tournées précédentes (*Hey Jude*, *Let It Be*, *Yesterday*, *Lady Madonna...*) plus quelques nouvelles ponctions au répertoire (*Hello Goodbye*, *Getting Better*), avec un peu de Wings pour la bonne bouche (*Jet, My Love*, *Band On The Run*) et des échantillons du récent album pour faire semblant que c'est intéressant (*Driving Rain*, *Lonely Road*, *Your Loving Flame*). Révisionnisme oblige, le matériel connu depuis 1962 dans l'ordre alphabétique Lennon-McCartney est dorénavant signé Paul McCartney & John Lennon. Ordre inversé. Paul a décidé qu'à partir de maintenant c'était Paul devant. Pour ne pas dire Paul tout seul. Pour ne pas dire à la Napoléon que l'état, c'est Paul. L'état présent des Beatles, s'entend. George Harrison mort, c'est encore plus flagrant. Paul s'approprie jusqu'au deuil. Le voilà jouant *Something*, la belle des belles de George, au ukulélé. C'est beau, on pleure. Juste avant, Paul chante *Here Today*, l'ode à John de l'excellent album *Tug Of War*. C'est beau, on pleure itou.

Et on s'en veut l'instant d'après. Comme si on avait été attrapés au lasso avec nos propres cordes sensibles. J'ai encore marché, mais je crois bien que c'est la dernière fois. Même si McCartney est probablement sincère dans son hommage aux copains perdus au front, même si ses musiciens et lui offrent des versions plus qu'honnêtes des im-

mortelles (curieusement, c'est le rock'n'roll des débuts, *I Saw Her Standing There*, *Can't Buy Me Love*, *All My Loving*, qui vieillit le mieux), même si tous ces milliers de spectateurs sont ivres de bonheur et pétris de gratitude, j'en ai jusque-là. Jusque-là de *Hey Jude* redonnée soir après soir en karaoké à grandeur de stade, exsangue, sucée jusqu'à la moelle. J'en peux plus de ces Beatles à la place des Beatles. De ce McCartney meneur de claques à la *Fureur* nord-américaine. Marre de me faire avoir et d'en redemander. Marre qu'on me devale ce qui m'importe. Marre.

S. C.

## ROCK

HAVE YOU FED  
THE FISH?  
Badly Drawn Boy  
(XL>Select)

Qui a peur de Damon Gough ou, plutôt, de Badly Drawn Boy? Un brin arrogant et énigmatique à souhait, le personnage rappelle Morrissey à la belle époque des Smiths. Néanmoins, ce jeune prodige de la scène musicale anglaise a fait tourner bien des têtes en 2000 avec *The Hour Of Bewilderbeast*. Au printemps, la bande originale d'*About A Boy* n'était qu'une œuvre de commande en attendant un deuxième album plus personnel. Moins baroque et moins grandiose que son prédécesseur, *Have You Fed The Fish?* laisse sceptique par moments. Est-ce la faute du réalisateur Tom Rothrock (qui mise sur un son trop impeccable) ou des compromis artistiques de ce frère

VOIR SUITE PAGE E 10

## Monument d'éclectisme

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

L'été dernier, au cours des FrancoFolies de Montréal, Groovy Aardvark a fait s'écrouler plusieurs paires d'yeux lors de son concert extérieur sur la grande scène. Il y avait sur place les fidèles fans du groupe, mais la foule, immense, était formée de M. et Mme Tout-le-monde, qui ont bien dû se rendre à l'évidence que Groovy Aardvark sait faire les choses en grand comme n'importe lequel des groupes mieux connus d'ici. Avec la sortie d'un premier album de matériel inédit en quatre ans, sur *Masothérapie*, les vétérans du rock alternatif québécois auront l'occasion de vérifier s'ils ont de nouveaux acquis.

Tout juste avant de s'enfuir du côté de Saint-Zénon enregistrer la suite de *Oryctérope* — ils ont pondu depuis *Exit Stage Dive* (1999), un album en concert, et *Fast Times at Longueuil High* (2000), d'anciennes maquettes retapées par les membres originaux du groupe —, Groovy s'est payé une grosse fête populaire, portée par l'immense dose d'énergie et une section de cuivres qu'autrement, sans l'invitation des Francos, la formation n'aurait jamais pu se permettre.

Le concert estival aura laissé des traces. *Masothérapie* se ressent de cette aventure où plusieurs ont découvert un groupe fort d'un éclectisme épatant, imposant son rock lourd tout en laissant librement vibrer sa corde folklorique et ses influences multiples. Plus rock, élagué des fioritures qui irritaient ceux qui, comme nous, tiquaient devant la tendance progressive du groupe pour les digressions plus tech-

niques. Plus brut, le Groovy nouveau est un des plus solides de leur discographie.

Parlant du concert de l'été, Vince Peake, chanteur et bassiste du groupe, explique que «c'est un peu irréal tout ça. Ça tombait bien, de faire un aussi gros show, juste avant d'aller en studio; ça nous a retournés d'aplomb». Premier lundi occupé de la case des Francos, la soirée Groovy, Monon' Serge et Galaxie 500, la plus alternative du festival, a fait un tabac. «Ça nous a permis de collaborer avec les cuivres, qui se retrouvent sur l'album.»

## Une sauce pimentée

Le nouvel album contient des pièces jouées en concert depuis un moment: *J'm'en alle* et *Mashoo-garnotte*, une pièce puissante, pimentée de banjo, qui aborde les moisissures du frigo pour parler de pauvreté. Aussi, on y retrouve la fort à propos *Imposer*, commandée l'an dernier par Musique Plus et son programme 5 X NON contre la violence conjugale. Au total, plus du tiers des 15 pièces de l'album reçoivent la visite de la trompette ou du trombone, sans édulcorer le pur jus rock de l'ensemble, pour «pimenté» la sauce; le terme revient souvent dans la bouche de Martin Dupuis, guitariste, seul autre membre actif, avec Peake, de la formation d'origine.

Groovy se fait très introspectif sur la grave *Espace tant...* — «Viennent de toutes parts / Des baumes de bons conseils inutiles / C'est qui reste c'est le cours 101: / Savoir comment perdre sa famille», où le chanteur s'égosille à dire «Si j'pouvais enlever cette seconde-là / J'pourrais renmuetter ou plus que ça». Il se fait radicalement politique sur 64 et la «politi-

caillerie nationale» et *Sommet* — «Esti qu'tu fais dur capitale / Les yeux du monde te regardent / Tes barricades te donnent de curieux airs d'Octobre».

Il en aura fallu de peu pour que Groovy Aardvark donne l'impression d'un groupe à l'heure du bilan, avec *High Times...*, le live et un récent DVD, *Asphalte, Musique et Crucifixion*, cent-vingt minutes, 14 vidéoclips, six chansons captées en spectacle et un collage d'entrevues, d'extraits de tournées et de *making of* en studio, qui retrace 16 années d'existence de la formation. «Ça ressemblait à une sortie côté jardin», concède Martin Dupuis, mais ce sont des concours de circonstance. Pour le DVD, c'était correct, puisqu'on n'avait pas d'album de prêt.

Le groupe a toujours su qu'il n'était pas question d'abdiquer et il s'enlignait sur autre chose. Les pièces plus concises, mis à part *Matchek tayé*, se rapprochent le plus possible de ce que le groupe fait sur scène. «Plus cru», souligne Dupuis, presque sans effets dans le son, plus *lo-fi*, une production un peu à la Gros-Méné, le groupe de Fred Fortin, «de quoi de pur», pour Peake. La devise de Groovy pour cet album, selon Martin Dupuis, c'est: «On a le droit de faire ça, comme sur une pièce comme *Espace tant...*, avec ces ralentissements, ses reprises.» Ailleurs, le *Train*, avec ces percussions de clappements de mains et de bottes, ressemble, selon Dupuis, «à du Brassens sur l'acide», des oasis d'étonnement comme *Boisson d'avril* sur *Vacuum* ou *Amphibiens* sur *Oryctérope*.

Lancement le 7 décembre 2002 au Métropolis. Avec Capitaine Révolte et le gamelan balinaï québécois Giri Kadaton, dont fait partie Peake.

ALAIN BASHUNG  
L'IMPRUDENCE

/// ALBUM EN MAGASIN MAINTENANT ///

«Très peu d'albums atteignent ces hauteurs. Si peu atteignent une telle splendeur. Tellement peu manifestent une telle profondeur.»

Alain Brunet



## Culture

## Rébellion et confort

Le bouillant cinéaste Pierre Falardeau a été sacré Patriote de l'année par la Société Saint-Jean-Baptiste dimanche dernier. Adoubement auquel le premier ministre Bernard Landry participait, comme de raison. Qu'un créateur plutôt qu'un historien coiffe en 2002 le bonnet des Patriotes tombe à pic pour le gouvernement. Le PQ affaibli sent le besoin de battre le rappel des artistes. Ces derniers ont jadis porté sa cause à bouts de bras, chanté le pays sur toutes les scènes, à pleins écrans et à pleins disques. Puis, les continents politiques et culturels ont dérivé chacun de leur bord sur le majestueux Saint-Laurent.

L'époque individualiste a ramolli l'ardeur des bardes, déjà assommés par les défaites référendaires. Certains d'entre eux ont changé leur fusil d'épaule. Le PQ, de son côté, a commis l'immense erreur de moins courtiser les artistes, de mettre l'accent sur l'économie, la santé, au détriment de la culture. Désormais, seuls les indéfectibles souverainistes, les Paul Piché, les Loco Locass, drapés dans la fleur de lys, persistent à faire rimer indépendance avec créativité. Les autres chantent pour chanter ou pour s'enrichir.

Oui, les temps ont bien changé. Falardeau, qui ne s'enferme pas souvent dans les fleurs du tapis à l'heure de torcher un discours ou un pamphlet, a profité de son nouveau socle de Patriote officiel pour vilipender son peuple et ses artistes qui, à ses yeux, dorment au gaz.

Ce n'est pas qu'il ait tort de vouloir secouer son monde. On traverse une époque fort ennuyeuse où



Odile Tremblay

le coconing a remplacé les grands combats, quels qu'ils soient. Mais son discours manquait d'élégance, et il s'est fait tomber sur la tomate en éditorial. Sa lettre de réplique publiée jeudi dans la page Forum de La Presse était d'une tout autre envolée que son discours... Plus digne, plus forte, plus émouvante aussi, et certainement plus efficace.

Élégant ou pas, le cinéaste demeure un des seuls artistes à gueuler fort chez nous. Ajoutez à son tableau un talent du pamphlétaire (souvent de mauvaise foi, mais mordant et efficace), un petit côté Michael Moore, version Québec, avec le poing levé. Ce qui n'empêche pas Falardeau de manier aussi le sophisme et la fulmination avec un batte. Et même s'il se défend de s'être bâti un personnage de héros vulgaire, personnage il y a bel et bien, intolérant envers ceux qui ne pensent pas comme lui.

Chez nous, plusieurs admirent ceux qui gueulent, sans se demander s'ils ont toujours raison de le faire, éblouis par l'énergie de la gueulante. Il est si facile de se mettre à la remorque des voix qui parlent fort. Ça défile. Ça permet de laisser un autre crier à sa place. Ça offre une rébellion par procuration. Autant dire le confort.

Et s'il fallait plutôt ne jamais admirer ni suivre aveuglément quiconque, mais tout mettre en question, en appuyant ceci, en rejetant cela... Après tout, qu'y a-t-il de si édifiant à voir Falardeau cracher « sur son peuple de vieux pis de nous qui s'intéresse juste à sa crise de REER pis à son taux de pH dans la piscine »? Sa force de frappe est apparue ailleurs: dans la lettre de jeudi, où il appuyait les démissions collectives en prenant à sa charge l'insignifiance, la bêtise, la petitesse commune. Avec un nous qui inclut le je. Ramant avec les autres.

« Un artiste n'a pas le droit de tout faire sous prétexte de faire une piastre », a déclaré Falardeau en entrevue au Journal de Montréal. Sauf que les suites qu'il concocte pour Elvis Gratton semblent lui servir justement à ça: faire une piastre en attendant de réaliser un film qui lui tienne vraiment à cœur. Chacun fait sa piastre là où il peut, remplit sa piscine et peint son petit chalet. Voilà le triste lot commun en nos temps mercantiles. Eh oui, il rame avec les autres.

Si j'ai bien compris, dans le prochain film d'Elvis Gratton, le héros va brasser des grosses affaires et faire la piastre comme tout le monde. Join the gang! L'ironie du sort, avec le personnage incarné par Julien Poulin,

c'est que chaque fois que Falardeau le noircit par dérision, une grosse partie du public finit par l'avalier au premier degré en applaudissant à ses pires travers. Si Elvis Gratton se graisse la patte, tout un public conquis se sentira justifié de viser les gros sous. Misère!

Ce qui m'énerve chez Falardeau, c'est lorsqu'il fait de l'intimidation, comme le taxeur dans la cour de l'école. Il a le droit d'insulter tout le monde mais refuse cette prérogative à autrui. Celui qui écrit trois mots contre lui le fait à ses risques et périls. Quand le Patriote se sent outré par un commentaire, il envoie en général aux journaux des lettres fleuves rageuses, remplies d'injures perfides, rarement des missives aussi inspirées que celle de jeudi. Et puis, Falardeau traîne à sa suite un fan-club qui le défend bec et ongles. Bonjour les épîtres haineuses ou menaçantes venues lapider le détracteur comme des pierres.

Tout insupportable qu'il soit, Falardeau est un des seuls qui vident leur sac devant les Québécois, sans leur gratter la bedaine pour les traiter de champions. Ben oui, le Québec dort; ben oui, chacun se replie sur soi. Le courant soporifique est occidental, d'ailleurs. Où sont les grands élans de masse par les temps qui courent? Ça va trop mal partout. Dans un monde d'insécurité, il est trop tentant de protéger ses arrières. Je, tu, il, nous, vous, ils ont besoin de se régénérer. Je, tu, il, nous, vous, ils ne détestent quand même pas entendre les cris du cœur d'un Patriote blessé. Histoire de s'offrir une rébellion par procuration. Autant dire le confort...

otremblay@ledevoir.ca

## VITRINE DU DISQUE

## SUITE DE LA PAGE E 9

jumeau d'Elliott Smith? Cela ne signifie pas pour autant que *Have You Fed The Fish?* déçoive. On retrouve un Badly Drawn Boy toujours capable d'agencer un folk orchestral supérieur à la moyenne, mais la mélancolie et l'humour semblent moins naturels. Sur *You Were Right* ou *Ticket To What You Need*, il va même jusqu'à rejeter les avances de Madonna au profit de son épouse et de ses enfants à la maison. Il invite tout de même Charlotte Gainsbourg à chanter avec lui lors de *Using Our Feet*. A la fin, on sait pourtant que ce garçon au bonnet est encore capable de beaucoup mieux.

David Cantin

## POP

## SURFACE NOISE

Noonday Underground  
(Setanta Records)

Lors d'un entretien avec le NME, l'ex-Jam et ex-Style Council Paul Weller avait affirmé que Noonday Underground était ni plus ni moins « the most influential band of all times ». Bien que Weller exagère comme toujours, ce duo composé d'anciens membres d'Adventures In Stereo vient de mettre au monde un album quasi intemporel. Fait d'échantillonnages, *Surface Noise* puise sa matière première dans une riche et obscure collection de vinyles de pop sixties. Simon Dine est le principal responsable de ces pièces, où il invite les Weller, Frank Reader, des Trash Can Sinatras, ainsi que la très talentueuse Daisy Martey à venir chanter. Le résultat s'avère magique, sans donner dans la pure nostalgie rétro. Au contraire, la sophistication des arrangements se prête à une sorte de lounge aux nuances psychédélics. *Go It Alone* ou *Boy Like A Timebomb* donnent l'impression de standards d'une autre époque. Par ailleurs, ce travail minutieux de *cut-up* rappelle les Avalanches de *Since I Left You* sans le côté bordélique d'un tel fourre-tout. Sur *I'll Walk Right On* et *Thunder Park*, on retrouve un Paul Weller au meilleur de sa forme. On n'a pas fini d'entendre parler de ces Anglais qui recyclent l'âge d'or de la pop naïve.

D. C.

## DISQUES CLASSIQUES

## BERG - COMPLETE CHAMBER MUSIC

Alban Berg: Quatuor à cordes, op. 3; Hier ist Friede, op. 4, n° 5; Quatre pièces pour clarinette et piano, op. 5; Adagio (second mouvement du Kammerkonzert pour violon, piano et treize instruments à vent); Suite lyrique (1926). Quatuor Schoenberg (Janneke van der Merr et Wim de Jong, violon; Henk Guittart, alto; Viola de Hoog, violoncelle); Pierre Woudenberg, clarinette; Bob Zimmerman, harmonium; Sepp Grotenhuis, piano. Chandos CHAN 9999.

Pour ses 25 ans, l'an dernier, le quatuor Schoenberg s'est offert un projet pour cette année: enregistrer l'«intégrale» de la musique de chambre de Berg. Le projet est à la fois ambitieux, compte tenu de la teneur de la musique, et minimaliste, car Berg n'a, au fond, que fort peu composé, abandonnant les numéros d'opus après son opéra *Wozzeck* (op. 7) pour ne pas donner l'impression que son catalogue serait court par comparaison avec ses illustres prédécesseurs.

La première chose qui frappe ici, c'est qu'on n'a pas affaire à une «vraie» intégrale mais à une édition d'à peu près tout ce que Berg a imaginé et de ce qu'il en a tiré. Je m'explique: par exemple, les miniatures que sont les *Vier Stücke für Klarinett und Klavier* (quatre pièces pour clarinette et piano), op. 5, sont offertes non pas dans la version originale — et pourtant, il se trouve bien un clarinetiste sur cet enregistrement — mais dans un arrangement original pour alto et piano.

Cette pratique s'explique cependant par l'ancrage de cette si avant-gardiste seconde école de Vienne dans la tradition. La source: Brahms. Ses deux sonates pour clarinette et piano existent également en version pour alto. Si, dans ce cas, c'est le compositeur qui a commis la chose, sur cet enregistrement, c'est l'artiste même du Quatuor Schoenberg qui s'est arrogé ce privilège.

Et, ma foi, avec bonheur! On redécouvre une autre facette de ces magiques et minuscules instants de musique où tout est aussi intense que lyrique, un concentré d'émotion et de poésie dans des climats sonores encore épatants.

Il y a aussi d'autres morceaux que les puristes d'aujourd'hui appelleraient des hérésies.

Reportons-nous dans le contexte économiquement difficile de la Première Guerre mondiale et de l'époque de la montée du nazisme. On compose, certes, mais souventes fois, on n'arrive pas à réunir les effectifs adéquats. Pourtant, on veut être joué. Alors, on arrange ses pièces selon les besoins du moment. Ainsi, Berg a réécrit le deuxième mouvement de son *Concerto de chambre* (conçu pour treize vents, violon et piano) pour piano, clarinette et violon. L'écoute donne une bonne leçon. Le violon joue le violon, la clarinette fait les contre-chants de l'ensemble et le piano — qui ne joue pas dans ce mouvement, sauf pour ces glas graves du milieu, qui soulignent le palindrome — remplace l'ensemble.

Le résultat est intéressant pour le collectionneur mais pas passionnant pour l'amateur. La même constatation se fait sur un autre arrangement de Berg, celui du dernier lied des *Altenberg Lieder*. Là, par contre, la psychologie est intéressante. A l'époque, lors d'un concert où on avait créé deux de ces cinq mélodies, il y avait eu scandale à leur écoute. Non pas un scandale de mode du genre *Sacre du printemps*, une vraie émeute, où les gens en étaient venus aux coups et où la police était intervenue et avait vidé la salle.

Berg en avait été profondément troublé. Il n'a jamais entendu ces lieder en entier et, de son vivant, en a refusé la publication. Sauf qu'il aimait particulièrement celui écrit en passacaille, le dernier, qu'il a réarrangé. Au lieu du grand orchestre et de la voix de soprano, il en a tiré une version pour harmonium, violon et violoncelle, destinée à la société musicale fondée par son maître Schoenberg, qui ne disposait que de peu de ressources économiques.

L'intérêt musicologique est réel, la musique reste belle, mais maintenant qu'on connaît bien l'original, le résultat déçoit un peu. Vous pensez alors que je vous parle d'un mauvais disque? Pas du tout, car cela, sans manquer de chatouiller la curiosité, est encadré par les deux quatuors à cordes de Berg.

Le premier, l'opus 3, est un cadeau qui va l'attacher à sa femme. Le quatuor Schoenberg le joue avec un engagement et une clarté absolument exemplaires. Il y a bien des versions de cette œuvre. Celle-ci s'impose par son intensité (pardon si je me répète) mais aussi, ce qui

est encore plus formidable, par la liberté d'invention et d'interprétation qu'on ressent grâce à la maîtrise parfaite des moyens techniques.

Ce qu'on sent bouillir ici explose littéralement dans le second quatuor, la *Suite lyrique*, une autre histoire d'amour, adulterin celui-là. Ouf! Je pourrais m'épancher sur la passion du jeu, la perfection de la mise en place, mais tout cela serait vain face à la brûlure que procure cette version.

Devant un désespoir invivable, Berg a écrit ces pages avec une rigueur extrême. Attention, cette ma-

thématique de la musique, dans ce cas, sert d'exutoire aux plus profonds tressaillements de nos entrailles et, dans cette version, renverse tout sur son passage.

Le livret vous parlera de la construction, le quatuor Schoenberg vous fera entendre — et vivre! — ce à quoi elle sert: l'expression moderne d'une souffrance émotive à laquelle nous communions tous quelque part en nous. La musique devient vraie, incandescente, sous ces quatre archets. Les interprètes parviennent à cette manière de faire qui donne l'impression que

même en connaissant la partition, on la vit pour la première fois.

Deux grandes œuvres qui sont le fourreau de curiosités, le tout rendu avec art, voilà de quoi faire baver de bonheur (et de tristesse aussi, cette musique n'étant pas forcément gaie). Sur tout, des interprétations hors du commun, gravées par des musiciens qui abolissent toutes les frontières entre la musique et nous. Cela se remarque tant tout vient hanter notre intimité, cette grande vertu de la musique.

François Tournant

Sous la présidence d'honneur de Madame Monique F. Leroux, présidente de la Société financière Desjardins-Laurentienne et chef de la direction des filiales.

UNE GRANDE FÊTE!

# L'OPÉRA DE MONTREAL

## SAISON 2002-2003

# Le Gala

7<sup>e</sup> édition

Dimanche 8 décembre 2002

Célébrant l'intronisation au Panthéon canadien de l'art lyrique de Madame Edith Della Pergola, C.M. et de feu Madame Ruby Mercer, C.M.

Avec Les Chœurs de l'Opéra de Montréal et l'Orchestre Métropolitain du Grand Montréal, direction Yannick Nézet-Séguin

Le Gala réunira sur scène de nombreux artistes réputés qui interpréteront des airs et ensembles connus et aimés du public

Kate Aldrich, Patrice Berger, Daniel Borowski, Fabiana Bravo, Lawrence Brownlee, Loretta Bybee, Elizabeth Caballero, Michele Copalbo, Rebecca Copley, Gianna Corbisiero, Maria D'Aragnés, Alexandra Deshorties, Greer Grimsley, Marc Hervieux, Joseph Kaiser, Kyle Ketelsen, Oksana Krovitska, Taras Kulish, Aline Kutan, Patrick Marques, Latonia Moore, Phyllis Pancella, Irina Rindzuner, Anna Shafajinskaia, Roy Cornelius Smith, Mirela Tafaj, Philip Webb (présences confirmées en date du 11 novembre 2002)

ÉVÈNEMENT BÉNÉFICE - LE GALA 7<sup>e</sup> ÉDITION - DIMANCHE 8 DÉCEMBRE 2002 À 14 H  
BILLETS: 40 \$, 60 \$ ET 125 \$ - RENSEIGNEMENTS: (514) 985-2258

Desjardins Société financière Desjardins-Laurentienne PHARMACIA Produits du consommateur Banque Nationale Hydro Québec Domtar Société de la Poste du Québec SNO Graat-West Life

# ATMA classique

Félicite chaleureusement ses artistes lauréats au VI<sup>e</sup> Gala des Prix Opus

## Personnalité de l'année



Susie Napper

## Concert de l'année — Musique contemporaine



L'ensemble Pentaèdre (et le Quatuor Penderecki)

## Événement discographique de l'année



Elliott Carter  
Nouvel Ensemble Moderne

## Disque de l'année — Musiques médiévales, de la Renaissance, baroque



Lamento  
Daniel Taylor et TEM

## Disque de l'année — Musiques actuelles, contemporaine, électroacoustique



Claude Vivier  
Ensemble de la SMCQ

## Événement musical de l'année — Cage en Liberté



Ensemble contemporain de Montréal  
Direction: Véronique Lacroix

## Rayonnement à l'étranger



Trio Fibonacci  
(accompagné ici de Jonathan Harvey)

www.atmaclassique.com

musicaction Québec